



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les classiques du matérialisme dialectique
Interview du Président Gonzalo
(1988)



Table des matières

1. Introduction.....	2
2. Questions idéologiques.....	3
3. Le Parti.....	10
4. Sur la situation politique nationale.....	23
5. Politique internationale.....	41
6. Autres points.....	52

1. Introduction

El Diario : *Bien, Président Gonzalo, pourquoi vous êtes-vous décidé à donner cet entretien ? Pourquoi vous décidez-vous à parler après un silence prolongé ? Pourquoi avez-vous choisi El Diario pour réaliser cet entretien ?*

Président Gonzalo : Le Parti Communiste du Pérou qui dirige la guerre populaire depuis déjà plus de huit ans, s'est exprimé à plusieurs reprises au moyen de divers documents connus du public. Nous avons toujours considéré que le plus important était la déclaration du Parti lui-même pour établir de façon claire et nette que c'est le P.C.P qui a osé commencer la guerre populaire, la diriger et la porter en avant.

La raison pour laquelle nous nous exprimons aujourd'hui personnellement pour la première fois dans cet entretien et justement avec vous, ce dont je me réjouis, est liée au Congrès. Notre Parti a accompli une tâche historique jusqu'alors en suspens : matérialiser son Congrès. Nous avons travaillé d'arrache-pied durant des décennies pour y parvenir, mais seule la guerre populaire nous a offert les conditions de sa concrétisation.

Ainsi, nous disons : le Premier Congrès est le fils de deux pères importants : le Parti et la Guerre Populaire. Ce Congrès établit un jalon, comme le déclarent les documents officiels. Un jalon de victoire car, lors de celui-ci, notre Parti a fait un bilan du long chemin parcouru et établi la base d'unité du Parti fondé sur ses trois éléments : l'idéologie, c'est-à-dire le

marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, le programme et la ligne politique générale.

De plus, ce Congrès a établi des bases solides pour marcher vers la conquête du Pouvoir. Le Congrès, ainsi, est une grande victoire. C'est une des raisons principales pour laquelle nous donnons cet entretien. Il y a aussi un rapport avec la situation que traverse notre pays, avec la profonde crise qu'il connaît ; un rapport avec le développement de la lutte de classes des masses qui s'accroît et devient chaque jour plus puissante ; avec la situation internationale et avec le fait que la révolution est la tendance principale dans le monde.

Quant à la raison pour laquelle nous donnons cet entretien à *El Diario*, elle est simple : c'est parce qu'il est une tranchée de combat, l'unique tribune qui sert vraiment le peuple aujourd'hui. Nous croyons que même si nous avions pu donner l'entretien à d'autres, même étrangers, il est plus opportun et en accord avec nos principes de le donner à un journal comme *El Diario* qui lutte vraiment tous les jours dans des conditions difficiles pour servir le peuple, la révolution. Voilà la raison.

El Diario : *Président Gonzalo, avez-vous examiné la portée que peut avoir cet entretien ? Je vous pose une question, n'encourrez-vous pas quelque risque en parlant publiquement à cette occasion ?*

Président Gonzalo : Nous, communistes, en tant que tels, n'avons peur de rien. De plus, le Parti nous a forgés dans le défi à la mort et

appris à porter la vie du bout des doigts pour la donner au moment où la révolution le demande.

Nous pensons surtout que cet entretien a de l'importance, de la transcendance : il sert notre Parti, il sert notre révolution, il sert notre peuple, il sert notre classe et sert aussi, pourquoi ne pas le dire, le prolétariat international et les peuples du monde, la révolution mondiale. Ainsi les risques, quels qu'ils soient, ne sont rien, surtout – si j'insiste – nous sommes formés à l'image du Parti.

2. Questions idéologiques

El Diario : Monsieur le Président, parlons maintenant d'un des supports idéologiques du PCP, le maoïsme. Pourquoi considérez-vous que le maoïsme est la troisième étape du marxisme ?

Président Gonzalo : C'est un point vital et de grande transcendance. Le marxisme est pour nous un processus de développement et ce grandiose processus nous a donné une troisième étape, nouvelle et supérieure. Pourquoi disons-nous que nous sommes face à une troisième étape, nouvelle et supérieure, qu'est le maoïsme ? Nous disons ceci parce qu'en considérant les trois parties intégrantes du marxisme il est tout à fait évident que le Président Mao Zedong a développé chacune de ces trois parties.

Ainsi, simplement, pour énumérer : en philosophie marxiste, personne ne peut nier son grandiose développement, en ce qui concerne la dialectique, principalement avec la loi de la contradiction, établissant que c'est l'unique loi fondamentale.

Sur la question de l'économie politique, nous pouvons dire qu'il suffit de souligner deux choses dans ce domaine ; la première, d'importance immédiate et concrète pour nous : le capitalisme bureaucratique, et la deuxième : le développement de l'économie politique du socialisme ; car en résumé, nous pouvons dire que c'est lui qui a réellement établi et développé l'économie politique du socialisme ; quant au socialisme scientifique, il suffit de relever la

guerre populaire, car c'est avec le Président Mao Zedong que le prolétariat international acquiert une théorie militaire complète, développée, et nous donne ainsi la théorie militaire de la classe, du prolétariat, applicable partout. Nous croyons que ces trois questions montrent qui a un développement à caractère universel.

La question vue de cette manière nous nous trouvons donc bien face à une nouvelle étape et nous l'appelons troisième étape parce que le marxisme en possède deux : celle de Marx et celle de Lénine, pour cela nous parlons de marxisme-léninisme.

En ce qui concerne le fait qu'elle soit supérieure : l'idéologie du prolétariat, universelle accède avec le maoïsme au plus haut développement jamais acquis jusqu'à présent, au plus haut sommet ; mais tout cela en comprenant que le marxisme c'est – excuse-moi de le répéter – une unité dialectique qui fait de grands bonds ; et ces grands bonds sont ceux qui engendrent des étapes. Ainsi, c'est qui existe dans le monde d'aujourd'hui, pour nous, c'est le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme.

Nous considérons qu'actuellement être marxiste, être communiste, implique nécessairement d'être marxiste-léniniste-maoïste ; autrement nous ne pourrions pas être de véritables communistes.

Je voudrais signaler une situation peu prise en compte et qui mérite bien d'être étudiée à fond actuellement ; je fais référence au développement apporté par le Président Mao Zedong à la grande thèse de Lénine sur l'impérialisme. Ceci est d'une importance capitale aujourd'hui, dans la perspective historique dans laquelle nous évoluons.

Au même plan nous pouvons souligner ce qui suit en énumérant simplement : il a établi la loi de l'impérialisme quand il nous dit qu'il crée des troubles et échoue pour les engendrer de nouveau et de nouveau échouer et ainsi jusqu'à sa perte finale ; il nous a spécifié aussi une

échéance dans le processus de développement de l'impérialisme, ce qu'il appela « les cinquante à cent prochaines années », des années comme il disait, sans pareille sur la terre et au cours desquelles, entendons bien, nous devons balayer l'impérialisme et la réaction de la surface de la terre.

Il nous a aussi précisé une échéance que nous ne pouvons, moins que jamais éluder aujourd'hui ; il nous a dit : une période de lutte s'est ouvert contre l'impérialisme nord-américain et le social-impérialisme soviétique.

De plus, nous connaissons tous sa grande thèse stratégique « l'impérialisme et tous les réactionnaires sont de tigres en papier ». Cette thèse est d'une importance extraordinaire et nous devons toujours avoir à l'esprit que le Président Mao a appliqué cette thèse aussi bien à l'impérialisme nord-américain qu'au social-impérialisme soviétique desquels il ne faut pas avoir peur.

Mais nous devons aussi insister pour que l'on tienne compte de sa conception du développement de la guerre suivant précisément ce que Lénine avait signalé sur l'ère de guerre qui s'était ouverte dans le monde, le Président nous a enseigné qu'un pays, une nation, un peuple aussi petit soit-il, peuvent vaincre le plus puissant exploiteur et dominateur de la terre s'ils osent prendre les armes ; en plus il nous a enseigné comme succomber au chantage nucléaire.

Je crois que ce sont là quelques questions que nous devons avoir bien présentes à l'esprit pour comprendre comme le Président Mao Zedong a développé la plus grande thèse de Lénine sur l'impérialisme.

Et pourquoi j'insiste à ce sujet ? Parce que nous comprenons que de la même façon que Lénine s'appuie sur la grande œuvre de Marx, le développement apporté par le Président Mao Zedong s'élève sur la grandiose œuvre de Marx et Lénine, sur le marxisme-léninisme. Nous ne pourrions jamais comprendre le maoïsme sans le marxisme-léninisme. Nous considérons que ces

choses ont une très grande importance aujourd'hui et que, pour nous cela a été décisif d'arriver à comprendre dans la théorie et dans la pratique le maoïsme comme troisième étape, nouvelle et supérieure.

El Diario : *Président Gonzalo, considérez-vous si José Carlos Mariátegui était vivant, il assumerait les rapports et les thèses du Président Mao ?*

Président Gonzalo : En synthèse, Mariátegui était marxiste-léniniste ; plus encore, en lui, en Mariátegui dans le fondateur du Parti, nous trouvons des thèses similaires à celles établies par le Président Mao au niveau universel. En conséquence, concrètement, pour moi, Mariátegui serait marxiste-léniniste-maoïste; et ceci n'est pas de la spéculation c'est simplement ce qui résulte de la compréhension de la vie et de l'œuvre de José Carlos Mariátegui.

El Diario : *Bon, passons à une autre question. Qu'est-ce que l'idéologie du prolétariat et quel rôle joue-t-elle dans le processus sociaux du monde actuel? Quelle signification ont les classiques, Marx, Lénine et Mao pour le PCP ?*

Président Gonzalo : Aujourd'hui, demain et dans ces tumultueuses décennies que nous vivons, nous voyons la grandiose importance et transcendance de l'idéologie du prolétariat. Premièrement – bien que nous entrions en terrain connu – c'est la théorie et la pratique de la dernière classe de l'histoire, l'idéologie du prolétariat est le produit de la lutte du prolétariat internationale; cela implique aussi l'étude et la compréhension de tout le processus historique de la lutte des classes avant le prolétariat, de la lutte de la paysannerie, celle-ci particulièrement pour les grandes épopées qu'elle a vécues, la compréhension et l'étude du niveau le plus haut donné par la science.

En résumé, l'idéologie du prolétariat, la grande création de Marx, est la plus haute conception qu'ait vu et que verra la terre; c'est la conception, c'est l'idéologie scientifique qui, pour la première fois, a doté les hommes, la

classe principalement et les peuples, d'un instrument théorique et pratique pour transformer le monde.

Et nous avons vu que tout ce qu'il avait prévu, s'est accompli. Le marxisme s'est développé pour devenir marxisme-léninisme et aujourd'hui marxisme-léninisme-maoïsme, et nous voyons comment cette idéologie est la seule capable de transformer le monde, de faire la révolution et de nous conduire au bout infaillible : le communisme. Son importance est extraordinaire.

Au passage je voudrais relever ceci : c'est de l'idéologie mais de l'idéologie scientifique. Pourtant nous devrions très bien comprendre que nous ne pouvons faire aucune concession aux positions bourgeoises que veulent réduire l'idéologie du prolétariat à une simple méthode, car de cette manière on la prostitue, on la nie.

Pour nous, l'idéologie du prolétariat, et excuse-moi d'insister, mais le Président Mao a dit « Il ne faut pas seulement le dire une fois mais cent fois, il ne faut pas seulement le dire à quelques uns mais à beaucoup », ayant recours à cela je dit, l'idéologie prolétariat, le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme aujourd'hui, c'est l'unique idéologie toute puissante parce qu'elle est vraie et que les faits historiques le démontrent.

En dehors de ce qui vient d'être dit, elle est le produit du travail extraordinaire des figures historiques extraordinaires telles que Marx, Engels, Lénine, Staline et le Président Mao Zedong, pour relever les remarquables sommets ; mais parmi eux, nous en ferons ressortir trois : Marx, Lénine et le Président Mao Zedong comme étant les trois drapeaux qui se concrétisent une fois de plus, dans le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme.

Quel est notre problème aujourd'hui ? Quel est-il précisément ? C'est de l'arborer, de le défendre, de l'appliquer et de lutter vaillamment pour mettre tout en œuvre afin qu'il soit le commandement et le guide de la révolution mondiale. Sans l'idéologie du prolétariat, il n'y a

pas de révolution, sans l'idéologie du prolétariat il n'y a pas de perspective pour la classe et le peuple. Sans l'idéologie du prolétariat, il n'y pas de communisme.

El Diario : Puisque nous parlons d'idéologie, pourquoi la Pensée Gonzalo ?

Président Gonzalo : Le marxisme nous a toujours enseigné que le problème réside dans l'application de la vérité universelle.

Le Président Mao Zedong insistait énormément sur ce point ; si le marxisme-léninisme-maoïsme ne s'applique pas à une réalité concrète, on ne peut pas diriger une révolution, on ne peut pas transformer le vieil ordre, ni le détruire, ni en créer un nouveau.

C'est l'application du marxisme-léninisme-maoïsme à la révolution péruvienne qui a engendré la pensée Gonzalo, dans la lutte de classes de notre peuple, principalement du prolétariat, les luttes incessantes de la paysannerie et dans le contexte bouleversant de la révolution mondiale.

C'est au milieu de tout fracas, en appliquant le plus fidèlement possible la vérité universelle aux conditions concrètes de notre pays, que s'est matérialisée la pensée Gonzalo. Auparavant on l'appelait la pensée guide ; et si aujourd'hui le Parti a sanctionné lors du Congrès la pensée Gonzalo, c'est parce qu'il s'est produit un bond dans cette pensée guide, précisément au cours du développement de la Guerre Populaire.

En synthèse la pensée Gonzalo n'est que l'application du marxisme-léninisme-maoïsme à notre réalité concrète ; ceci nous amène à voir qu'elle est spécifiquement capitale pour notre Parti, pour la Guerre Populaire et pour la révolution dans notre pays, j'insiste, spécifiquement capitale. Mais pour nous, si nous considérons l'idéologie au plan universel, le principal est le maoïsme, je le répète une fois de plus.

El Diario : Comment le révisionnisme agit-il et comment luttez-vous contre lui ?

Président Gonzalo : D'abord nous voulons

rappeler que le marxisme n'a avancé dans la vie qu'au milieu de luttes ; et dans ce processus de développement du marxisme, a surgi le vieux révisionnisme lequel a sombré dans la Première Guerre Mondiale.

Ensuite, nous, les communistes, nous nous sommes affrontés au nouveau révisionnisme, le révisionnisme contemporain qui commença à se développer avec Khrouchtchev et sa clique et, actuellement, déchaîne une nouvelle offensive contre le marxisme, dont les centres les plus importants sont l'Union Soviétique et la Chine.

Le révisionnisme a surgi en claironnant la négation complète du marxisme. Le révisionnisme contemporain à son tour en a fait autant, visant comme toujours la philosophie marxiste pour la remplacer par une philosophie bourgeoisie ; se dressant contre l'économie politique pour nier particulièrement la paupérisation croissante et l'effondrement inévitable de l'impérialisme ; s'efforçant de falsifier et de dénaturer le socialisme scientifique pour s'opposer à la lutte de classes et à la révolution, prêchant le crétinisme parlementaire et le pacifisme.

Toutes ces situations ont été développées par les révisionnistes et ainsi elles ont eu et ont encore pour but la restauration du capitalisme, empêcher et saper la révolution mondiale, nier l'invincible conception de la classe. Ici il vaut la peine de préciser quelques points pour concrétiser notre position : le révisionnisme agit comme le ferait n'importe quel impérialisme ; en Union Soviétique par exemple, le social-impérialisme soviétique prêche et applique le crétinisme parlementaire.

Il trame et dirige des actions armées dans le but de conquérir l'hégémonie mondiale. Il génère des agressions, fait s'opposer les peuples entre eux, fait affronter masses contre masses, divise la classe et le peuple.

Le révisionnisme soviétique combat de mille et une manière tout ce qui est véritablement marxiste, tout ce qui sert la révolution. Nous en sommes un exemple.

Ainsi, le social-impérialisme de l'URSS développe dans le monde un plan pervers pour devenir une superpuissance hégémonique en utilisant tous les moyens à sa portée, parmi ceux-ci il faut faire remarquer l'entretien et le soutien des faux partis, de communistes d'étiquette, « des partis ouvriers bourgeois » comme le disait Engels. De la même façon agissent le révisionnisme chinois et toutes sortes de révisionnisme selon leurs conditions et suivant le bâton de commandement auquel ils obéissent.

Ainsi, pour nous, le problème est de combattre le révisionnisme, de le combattre implacablement. Il faut se rappeler, comme on nous l'a enseigné, qu'on ne peut combattre l'impérialisme sans combattre le révisionnisme. Notre Congrès dit qu'il faut combattre l'impérialisme, le révisionnisme et la réaction mondiale, conjointement et implacablement.

Comment le combattre ? Il faut le combattre sur tous les plans, en partant des trois plans classiques : idéologique, économique et politique. Sur les trois plans, nous devons les combattre. Si nous ne combattions pas le révisionnisme, nous ne serions pas des communistes. Un communiste a l'obligation de combattre le révisionnisme, inlassablement et implacablement.

Nous l'avons combattu. Oui, nous l'avons combattu et dès son apparition ; nous avons eu la chance de pouvoir contribuer ici, dans notre pays, à son expulsion du Parti en 1964, une réalité que l'on veut toujours occulter.

Et il doit être bien clair que l'immense majorité du Parti Communiste s'est unie en prenant les drapeaux de la lutte contre le révisionnisme que le Président Mao Zedong avait arborés ; qu'on a visé et frappé le révisionnisme dans les rangs du Parti Communiste de cette époque-là, jusqu'à l'expulsion de Del Prado et sa suite.

Dès cette époque et jusqu'à aujourd'hui, nous avons continué à combattre le révisionnisme, pas seulement ici mais aussi à l'étranger. Nous

le combattons au niveau international, nous combattons le social-impérialisme soviétique de Gorbatchev, le révisionnisme chinois de ce pervers Deng Xiao-ping, le révisionnisme albanais de Ramiz Alia, ce continuateur du révisionniste Hoxha. Nous combattons également tous les révisionnistes qui obéissent au bâton de commandement du social-impérialisme, du révisionnisme chinois, albanais ou de qui que ce soit.

El Diario : Monsieur le Président, quelle serait l'expression la plus élevée du révisionnisme dans le cas péruvien, si l'on se réfère à ses représentants ?

Président Gonzalo : C'est en premier lieu, le dit Parti Communiste qui publie ou publia le journal « Unité », cinquième colonne du révisionnisme soviétique ; celui qui a pour chef le révisionniste impénitent Jorge Del Prado, considéré par certains comme un « révolutionnaire consacré ». Et en deuxième lieu, Patrie Rouge, cette agence du révisionnisme chinois avec ses leaders adorateurs de Deng.

El Diario : Croyez-vous que l'influence du révisionnisme sur les masses populaires dans le pays crée des situations défavorables à la révolution ?

Président Gonzalo : Si nous tenons compte de ce que Lénine lui-même nous enseigne et que le Président Mao a réitéré encore tout en le développant, le révisionnisme est une avancée de la bourgeoisie dans les rangs du prolétariat et il en résulte qu'il scinde et divise le mouvement communiste et les partis communistes. Il en résulte qu'il scinde et divise le mouvement syndical ; qu'il scinde et divise le mouvement populaire.

Le révisionnisme est évidemment un cancer, un cancer qui doit être extirpé implacablement, autrement nous ne pourrions pas avancer dans la révolution; et rappelons-nous ce que disait Lénine, en synthèse, il faut se forger dans deux questions, se forger dans la violence révolutionnaire et se forger dans la lutte

implacable contre l'opportuniste, contre le révisionnisme.

Je crois que dans notre pays, il ne faut pas voir seulement cette question pour considérer la situation des masses.

Il faut voir aussi le problème qu'Engels appelait « le tas colossal d'ordures » ; il nous enseigna qu'un mouvement qui existe depuis des décennies, comme c'est le cas du mouvement prolétarien dans notre pays et plus encore celui du peuple en général, engendre des ordures qui doivent être balayées petit à petit. Il faut aussi considérer cela; nous pensons que c'est une nécessité.

Quelle influence peut-il avoir sur les masses? Ce que font les révisionnistes au sein des masses, c'est servir à la capitulation face à la réaction interne; concrètement, face à la grande bourgeoisie et aux propriétaires fonciers, face à la dictature des propriétaires fonciers et du capitalisme bureaucratique qui forme l'actuel État Péruvien.

Sur le plan international, ils capitulent face à l'impérialisme et servent l'hégémonie du social-impérialisme ou l'avidité de puissances impérialistes. C'est dans ce sens que la Chine actuelle par exemple évolue aujourd'hui.

Nous croyons qu'à mesure que la révolution se développe avec la guerre populaire, qu'à mesure que la lutte de classes devient plus aiguë, le peuple, le prolétariat comprennent chaque fois mieux ; d'ailleurs, étant donné ce qu'ils voient des agissements des révisionnistes et des opportunistes de tout poil, trahissant chaque jour et qu'ils le verront davantage à l'avenir, le prolétariat et le peuple devront accomplir leur mission qui consiste à les balayer de tous les coins, le mieux possible, parce que, malheureusement, on ne peut pas en finir une fois pour toutes, comme nous l'a enseigné Engels, vu qu'ils font partie du « tas colossal d'ordures ».

El Diario : Estimez-vous que le révisionnisme est en train d'être mis définitivement en déroute

dans le pays ?

Président Gonzalo : Reprenant ce qui a été enseigné par les fondateurs du marxisme; vu qu'ils participent à l'État réactionnaire, les masses comprendront leur travail néfaste; au fur et à mesure qu'ils les voient agir, étant donné la façon dont tout le peuple et la classe les voient agir, ils ne peuvent que comprendre chaque fois plus leur rôle nocif, leur nature de trafiquants, de vendeurs d'ouvriers, d'opportunistes et de traîtres.

Le révisionnisme a commencé à perdre la partie il y a déjà bien longtemps, ce n'est pas qu'avec la Guerre Populaire; le révisionnisme a déjà commencé à perdre la partie lors de son expulsion des rangs du Parti, parce qu'à partir de ce moment-là s'est formée une autre fournée de communistes conséquents qui sont devenus aujourd'hui, dans le Parti Communiste du Pérou, ceux qui dirigent la Guerre Populaire. Et nous pensons que les masses, avec cet instinct de classe dont parlait Mariátegui, comprendront chaque fois plus rapidement, comme elles sont déjà en train de le faire.

Le révisionnisme a déjà perdu la partie, le reste n'est qu'une question de temps. Le problème a déjà été défini, l'ordure a commencé à être balayée, brûlée; je le répète, c'est une question de temps. La partie, ils ont déjà commencé à la perdre il y a de nombreuses années. Et si nous remontons plus loin, aux principes, ils ont perdu la partie depuis qu'ils se sont convertis en révisionnistes, car on perd la partie dès qu'on abandonne les principes, dès ce moment.

Après, tout dépend du développement de la lutte des classes, de la façon dont un Parti comme le nôtre est capable d'accomplir son rôle et de comment les masses le soutiennent, l'appuient et le portent en avant, comme elles comprennent que c'est leur Parti qui défend leurs intérêts. Et ce sont les masses elles-mêmes qui en finiront et donneront une juste sanction à ceux qui durant des décennies, ont trafiqué et continuent à trafiquer; elles condamneront et

sanctionneront aussi ceux qui voudraient trafiquer ou ceux qui commencent à le faire.

El Diario : *Quel est votre avis sur la Nouvelle Évangélisation proposée par le Pape ?*

Président Gonzalo : Marx nous enseigna que « la religion est l'opium du peuple ». C'est une thèse marxiste complètement valable aujourd'hui et elle continuera de l'être demain; la religion est un phénomène social, produit de l'exploitation, et disparaîtra au fur et à mesure que l'exploitation sera balayée et que surgira une nouvelle société.

Ce sont des principes que nous ne pouvons éluder et que nous devons toujours avoir à l'esprit. Il faut se rappeler aussi, lié à ce que nous venons de dire, que le peuple a une religiosité qui n'a jamais été ni ne sera un empêchement pour qu'il lutte pour ses profonds intérêts de classe tout en servant la révolution et concrètement, la guerre populaire. Il doit être extrêmement clair que nous respectons cette religiosité en tant que problème de liberté de conscience religieuse, comme le reconnaît le programme sanctionné par le Congrès.

C'est ainsi que la question posée est, selon nous, le rapport avec la hiérarchie ecclésiastique, avec la Papauté, avec cette vieille théocratie. Cette vieille théocratie sut s'organiser et devenir un puissant instrument déjà à l'époque romaine, puis elle a sut s'accommoder aux conditions de la féodalité et acquérir un pouvoir immense, plus grand encore, tout en refrénant à chaque circonstance la lutte populaire et en défendant les intérêts des oppresseurs et des exploités, idéologiquement, comme un bouclier réactionnaire pour ensuite, une fois les conditions changées, s'adapter à la nouvelle situation.

Nous pouvons le constater d'une façon claire dans les rapports entre l'Église et la révolution bourgeoise, la vieille révolution bourgeoise, c'est-à-dire celle de la France par exemple; l'Église défendit avec ténacité la féodalité, puis à travers de nombreuses luttes et après le renversement de la féodalité, – je le redis à la

suite de nombreuses luttes – elle s’accommoda de l’ordre bourgeois et devint un instrument au service des nouveaux exploiters et oppresseurs. Qu’observons-nous donc dans la situation présente ?

Nous voyons qu’il y a une perspective historique irréfutable : la révolution prolétarienne mondiale. La nouvelle ère ayant commencé en 1917, le problème est: comment le prolétariat dirige des révolutions pour changer l’ordre social caduque et nous construire une nouvelle et véritable société, le communisme. Maintenant, comment agit l’Église face à cela ? Elle agit d’après son expérience passé.

Elle essaie de survivre et c’est ainsi qu’on peut expliquer la célébration du Concile Vatican II par lequel elle cherche à créer des conditions qui puisse lui permettre de défendre le vieille ordre comme elle l’a toujours fait puis de s’adapter et de s’accommoder à la nouvelle situation, pour servir des nouveaux exploiters pour continuer à survivre. Voilà ce qu’elle cherche ! C’est l’essentiel du Concile Vatican II.

La question de la « nouvelle évangélisation » fait expressément référence à comment la haute hiérarchie ecclésiastique, la Papauté concrètement, considère le rôle de l’Amérique latine. D’après leurs dires, la moitié des catholiques du monde sont en Amérique Latine – c’est ce que disait le Pape actuel en 1984 –.

Par conséquent, ils cherchent à tirer profit de l’anniversaire de la découverte de l’Amérique, il y a 500 ans, en appelant à un soi-disant mouvement « de nouvelle évangélisation. » En synthèse voilà ce qu’ils pensent: l’évangélisation a commencé officiellement en 1494 avec la découverte de l’Amérique. En fait ils veulent développer une « nouvelle évangélisation » à l’occasion de ce nouveau centenaire pour défendre leur bastion. Voilà ce qu’ils cherchent! Ainsi la haute hiérarchie, la Papauté, vise à défendre ses intérêts en Amérique et à servir l’impérialisme nord-américain qui est celui qui domine principalement en Amérique latine.

Il faut situer ce plan dans le contexte d’une

campagne et d’un plan mondial, lié aux relations avec l’Union Soviétique dans le cadre du millénaire de sa christianisation, où avec le révisionnisme chinois, les actions de l’Église en Pologne, en Ukraine. C’est un plan mondial et c’est là qu’il faut voir le rôle de la « nouvelle évangélisation ».

Ils cherchent comme toujours à défendre l’ordre social existant, se dressant comme son bouclier idéologique, car l’idéologie de la réaction, l’idéologie de l’impérialisme, est déjà périmée. Ensuite ils cherchent à s’accommoder et à continuer à survivre. Mais la perspective sera différente de ce qu’elle était avant et en suivra la loi énoncé par Marx: la religion s’estompera au fur et à mesure que l’exploitation et l’oppression seront détruites et dissoutes car elle sert les classes exploiteuses, alors que la classe qui arrive, n’est pas une classe exploiteuse. Par conséquent la Papauté ne pourra pas survivre et la religiosité progressivement devra disparaître.

Il faut reconnaître entre temps la liberté de conscience religieuse jusqu’à ce que les hommes, se frayant un chemin dans des nouvelles conditions objectives, puisse avoir une conscience claire scientifique et transformatrice du monde. Pour nous donc, il faudrait que nous analysions en synthèse, la « nouvelle évangélisation » à l’intérieur de ce plan de l’Église pour survivre aux nouvelles conditions d’une transformation qu’elle sait inéluctable et prochaine.

El Diario : D’après votre définition, pourrait-on conclure -sinon pouvez-vous préciser- que les continuelles visites du Pape dans notre pays sont en rapport avec la guerre populaire et le soutien qu’il accorderait au régime de Garcia Perez ?

Président Gonzalo : Je pense que c’est exact ; qu’il en est vraiment ainsi. En général, ses visites en Amérique et ses visites au Pérou, où il nous a sommés de rendre les armes alors qu’il bénissait les armes de génocides, ce qu’il avait déjà fait à plusieurs reprises lors de ses deux précédentes visites au Pérou, on un

rapport avec l'importance que revêt l'Amérique latine.

El Diario : *Monsieur le Président, quelle sera l'attitude du PCP vis-à-vis de la théocratie religieuse au moment de la prise du pouvoir dans le pays par ce Parti ?*

Président Gonzalo : Le marxisme nous a enseigné à séparer l'Église de l'État, c'est la première chose que nous faisons. En deuxième lieu, je le répète, nous respectons la liberté de conscience religieuse des gens en appliquant pleinement ce principe : la liberté de croire aussi bien que celle de ne pas croire, la liberté d'être athée. Telle est notre nôtre attitude.

3. Le Parti

El Diario : *Pour passer à un autre sujet aussi important dans cet entretien que le parti, quelles sont à votre avis les leçons les plus importantes du processus du PCP ?*

Président Gonzalo : Sur le processus du parti et ses leçons. Nous concevons l'histoire du parti et ses leçons. Nous concevons l'histoire du parti en trois périodes corrélatives aux trois moments de la société péruvienne contemporaine. Le premier moment, la première partie, c'est la constitution du parti.

Dans cette période, nous avons eu la chance de pouvoir compter sur JOSE CARLOS Mariátegui, un marxiste-léniniste authentique. Mais Mariátegui, comme cela devait advenir, fut combattu de son vivant; il fut nié, sa ligne politique abandonnée et le congrès de constitution approuva -comme nous le savons bien- la ligne dite « d'unité nationale » complètement opposé aux thèses de Mariátegui. C'est ainsi que le parti va se précipiter dans l'opportunisme.

Il va souffrir l'influence du browderisme auquel est lié Del Prado, et celle du révisionnisme contemporain. Tout ce processus va nous amener à un deuxième moment, celui de la reconstitution du parti : C'est, en synthèse, une lutte contre le révisionnistes, c'est une période qui commence à évoluer dès les années

60 de façon plus claire et plus intense. Ce processus provoque l'union des bases du parti contre cette direction révisionniste, et comme je l'ai dit tout à l'heure, son expulsion lors de la IVème conférence de janvier 64. Le processus de reconstitution se développera dans le parti jusqu'aux années 78-79.

C'est autour de ces années que s'achèvera cette période et que l'on entrera dans un troisième moment, le moment de direction de la guerre populaire, ce moment que nous sommes en train de vivre.

Quelles leçons pouvons-nous en tirer ? La première, c'est l'importance de la base d'unité du parti et son rapport avec la lutte de deux lignes, sans cette base et ses trois éléments (1. marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, 2. Programme et 3. Ligne politique générale), il n'y a pas de fondement pour la construction idéologique-politique du parti. Mais il n'y a pas de base d'unité du parti sans lutte de deux lignes.

On ne peut pas s'emparer fermement de l'idéologie, on ne peut pas établir le programme ni la ligne politique générale, pas non plus les défendre, les appliquer et encore moins les développer, sans une ferme et sagace lutte de deux lignes est pour nous fondamentale et liée à la conception du parti comme une contradiction, en accord avec le caractère universel de la loi de la contradiction. Une deuxième leçon, c'est l'importance de la guerre populaire.

Un parti communiste a pour tâche centrale la conquête du pouvoir pour la classes et le peuple. Un parti, une fois constitué et selon les conditions concrètes, doit lutter pour matérialiser cette conquête et il ne peut le faire qu'avec la guerre populaire. La troisième leçon importante, c'est de forger une direction.

La direction est une question clé, et une direction ne s'improvise pas. Forger une direction demande beaucoup de temps. Un dur combat et une lutte ardue, surtout pour que ce soit une direction de la guerre populaire. Une quatrième leçon que nous pouvons tirer, c'est la

nécessité de construire la conquête du Pouvoir car, de la même façon qu'on fait la guerre populaire pour conquérir le Pouvoir, il faut aussi construire cette conquête du Pouvoir.

Que voulons-nous dire ? Qu'il faut créer des organismes supérieurs à ceux de la réaction. Nous croyons que ce sont des leçons importantes. Une dernière leçon, c'est l'internationalisme prolétarien : le fait de se développer toujours comme partie du prolétariat international ; le fait de concevoir toujours la révolution comme partie de la révolution mondiale et de développer la guerre populaire - comme le dit le mot d'ordre du Parti- pour servir la révolution mondiale.

Pourquoi ? Parce qu'en fin de compte, un Parti Communiste a un but final irremplaçable: le communisme et que, comme il a été établi, ou nous y entrerons tous, ou bien personne. Nous croyons que ce sont les leçons les plus frappants que nous pouvons exposer.

El Diario : Monsieur le Président, quelle signification a José Carlos Mariátegui pour le Parti Communiste du Pérou ?

Président Gonzalo : Pour le PCP, Mariátegui est son fondateur. Il construisit le Parti sur des bases marxistes-léninistes claires. Il le dota en conséquence d'une position idéologique nette. Pour lui, le marxisme-léninisme était le marxisme de son époque, de sa période.

Il dota le Parti d'une ligne politique générale. Mariátegui, le plus grand marxiste que ait produit l'Amérique jusqu'à nos jours, nous laissa sa plus grande œuvre: la formation du Parti Communiste du Pérou. Nous comprenons très bien ce que signifia pour le Parti sa disparition, mais il doit rester clair qu'il a donné jusqu'à sa propre vie pour matérialiser sa grande œuvre ; ce que nous voulons dire, c'est que le fait de fonder le Parti lui a demandé toute sa vie.

Mais il n'a pas eu assez de temps pour affirmer et développer le Parti - pensez qu'il est mort moins de deux ans après l'avoir constitué-

et un Parti demande du temps pour s'affirmer, se développer et pouvoir accomplir sa tâche historique.

Nous tenons à préciser quelque chose: en 66 nous affirmions déjà qu'on n'aurait jamais dû abandonner le chemin de Mariátegui que la question était de reprendre son chemin et de le développer ; je souligne: de le développer.

Pourquoi? Parce que le marxisme était déjà entré dans une étape nouvelle à l'échelle mondiale: Celle d'aujourd'hui, le maoïsme et que dans notre pays, s'était développé en particulier le capitalisme bureaucratique; ceci en marge de l'inépuisable lutte du prolétariat et du peuple Péruvien qui n'a jamais cessé de lutter.

C'est pour cela que nous avons affirmé qu'il fallait reprendre Mariátegui et développer sa voie. Nous avons servi à redécouvrir Mariátegui et sa validité, en ce qui concerne les lois générales, parce qu'elles sont les mêmes quoique spécifiques d'une nouvelle circonstances nationale et internationale, comme je viens de le dire. Nous avons contribué à cela.

Nous pourrions dire beaucoup de choses mais je crois qu'il vaut mieux en souligner quelques unes . En 75 est publié « Reprendre le chemin de Mariátegui et reconstituer son parti »; dans ce court document nous démontrons, face à la négation de ceux qui se proclament Mariáteguistes aujourd'hui, que Mariátegui était marxiste-léniniste « atteint et convaincu » comme il le disait à juste titre ; nous avons indiqué les cinq éléments constitutifs de sa ligne politique générale.

Nous avons montré que dans Mariátegui se trouvaient des thèses similaires à celles du Président Mao ; il suffit de se rappeler les questions concernant le front uni ou l'important problème de la violence. Mariátegui dit : « le pouvoir se conquiert avec la violence et se défend avec la dictature », « la révolution est l'accouchement sanglant du présent » et il réitéra tout au long de sa glorieuse vie, avec persistance, le rôle de la violence révolutionnaire et de la dictature.

Il disait aussi que, même en ayant la majorité dans un parlement, cela ne pourrait servir qu'à limoger un cabinet de ministres, mais jamais la bourgeoisie en tant que classe, ceci est très clair, nous devons souligner également un aspect capital de sa pensée : Mariátegui était un anti-révisionniste.

Et alors, en synthèse, nous nous sommes battus pour reprendre et développer le chemin de Mariátegui. Permettez-moi ici d'ajouter quelque chose encore: il serait bon de demander à ceux qui font mine d'être Mariáteguistes ce qu'ils pensaient de Mariátegui. Eh bien, ils le niaient de façon évidente et concrète; je parle des gens du PUM d'aujourd'hui. Oui, de ceux qui sont issus de la dite « nouvelle gauche », qui claironnaient la caducité de la pensée de Mariátegui, comme quelque chose du passé.

En essence, leur argumentation était aussi simple que cela. Mais il y a plus important encore: Ceux là et d'autres-ils réellement Mariáteguistes ? Prenons M. Barrantes Lingan, par exemple, qu'a-t-il de Mariáteguiste, alors qu'il est la négation absolue des thèses marxistes-léninistes précises que Mariátegui avait défendue avec fermeté et décision en son temps? Mariátegui ne fut jamais un électoraliste.

Il parlait d'utiliser les élections comme moyens de propagande et d'agitation. Ils étaient des révisionnistes, ceux qui comme M. Acosta, argumentaient en 45 que cette thèse était dépassées et que le problème était de gagner des sièges au parlement. Et c'est ce que font aujourd'hui les faux Mariáteguistes, ces fieffés impénitents du crétinisme parlementaire.

En résumé, nous pensons ceci: Mariátegui est le fondateur du parti, son rôle est inscrit dans l'histoire. Personne ne pourra jamais le nier et son œuvre est impérissable. Mais il est nécessaire de la continuer, de la développer, en suivant précisément son chemin. La continuation d'un fondateur marxiste-léniniste comme l'était Mariátegui, dont la pensée je le répète est similaires à celles du Président Mao,

implique logiquement d'être marxistes-léninistes-maoïstes comme nous le sommes, nous les membres du parti Communiste du Pérou. Nous croyons que l'image du fondateur est un exemple grandiose. Nous sommes fiers d'avoir été fondés par lui.

El Diario : Monsieur le Président, quelle fut l'influence de José Carlos Mariátegui sur le développement de classes des travailleurs Péruviens ?

Président Gonzalo : Mariátegui a rempli une grande tâche au milieu d'une lutte intense. Et pardonnez-moi de profiter de votre question pour ajouter d'autres choses. IL était déjà marxiste avant d'aller en Europe; c'est la première chose sur laquelle nous voulons que vous nous permettiez d'insister car on dit toujours qu'il est devenu marxiste là-bas ; qu'il y ait développé sa pensée est une autre chose évidemment, l'expérience européenne lui a été d'une extrême importance.

Mariátegui livra une lutte très importante sur le plan idéologique ; une lutte pour ce qu'il appelait le socialiste, terme qu'il utilisait ici, comme il explique parce qu'il n'était ni rebattu ni prostitué comme en Europe ; au fond, ce qu'il répandait et soutenait, c'était le marxisme-léninisme.

Il livra une lutte politique d'une grande ampleur pour la formation du parti, et ceci est lié à un fait qui est aujourd'hui malmené et déformé d'une manière perverse et maladroite: c'est le problème du débat entre Mariátegui et Haya de la Torre.

En synthèse, la question est très claire: Mariátegui décida de la formation d'un front semblable au Kuomintang en argumentant que le prolétariat au Pérou était peu nombreux et pas assez mûr pour pouvoir engendrer un Parti Communiste; tout cela n'était qu'artifices, rien de plus. Il est bon, en outre, d'avoir en tête que l'APRA, quand elle fut fondée au Pérou, le fut à l'image du Kuomintang de Tchiang Kaï-chek, c'est-à-dire comme le bourreau de la révolution chinoise qui avait donné le coup contre-

révolutionnaire de 1927.

Nous devons toujours garder cela à l'esprit. Pourquoi est-ce que je souligne ce problème ? Parce qu'aujourd'hui, on nous parle d'un haya-Mariáteguisme, et même d'un haya-léninisme: absurde ! Mariátegui était bien marxiste-léniniste, Haya n'a jamais été ni marxiste ni léniniste, jamais ! Il s'est toujours opposé aux thèses de Lénine.

Il est nécessaire de faire remarquer cela car on ne peut pas tolérer ces infamies qui ne sont, en fin de compte, qu'embrouilles, invention monstrueuse, destinées à promouvoir maintenant une alliance entre la Gauche Unie et l'APRA. C'est là le fond du problème. Le reste n'est que supercherie bâtarde.

Bon, maintenant, j'en viens à votre question. Tout cela, Mariátegui l'a fait en liaison avec les masses, le prolétariat et la paysannerie. Il est lié dans la théorie et dans la pratique à la formation de la CGTP, fruit principalement de son travail. Mais je parle de la CGTP qu'il a fondée, celle de la fin des années 20, non de l'actuelle CGTP qui est la négation totale de ce que Mariátegui décida. Il a développé aussi tout un travail avec la paysannerie.

Chez lui, la question paysanne est essentielle, c'est le problème de la terre; en essence, c'est le problème de l'indien, comme il l'a si justement dit. Il a également travaillé avec les intellectuels, avec les femmes et les jeunes. Mariátegui a donc développé son travail, toujours lié aux masses, en leur montrant le chemin, en établissant leurs formes d'organisation et en agissant avec détermination pour le développement organisationnel du prolétariat et du peuple au Pérou.

El Diario : Continuons sur le même sujet. Pourquoi le PCP accorde-t-il tant d'importance à la fraction, à celle qui a reconstitué le parti ?

Président Gonzalo : C'est un sujet important et peu connu hors des rangs du parti. Commençons par ceci : Lénine nous posa le problème de la fraction, qu'il concevait comme

un ensemble d'hommes solidement soudés pour agir en ensemble d'hommes solidement soudés pour agir en appliquant les principes, dans leur forme la plus pure. Lénine nous a dit aussi qu'une fraction devait exprimer ouvertement ses positions politiques pour mener la lutte et le développer le parti.

C'est ce concept léniniste que nous avons adopté pour former la fraction, qui a commencé à se former au début des années 60 et est liée à la lutte entre marxisme et révisionnisme à l'échelle mondiale, lutte qui se répercuta évidemment sur notre pays. La fraction commence à se poser la question de comment développer la révolution au Pérou et elle va trouver les réponses dans les œuvres du Président Mao qui commencent à arriver à cette époque-là.

Quelles questions nous posions-nous ? D'abord que la révolution au Pérou avait besoin d'un Parti avec des solides bases idéologiques et politiques, que la paysannerie était la force principale dans notre société tandis que le prolétariat était la classe dirigeante, et que le chemin que nous devons suivre, allait de la campagne vers la ville ; c'est ainsi que nous nous sommes développés. La fraction a servi à la lutte contre le révisionnisme de Del Prado et nous avons fait partie de tous ceux qui se sont unis pour balayer et expulser la clique de Del Prado des rangs du Parti.

La fraction va continuer à se développer alors que plusieurs fractions apparaissent dans le Parti, dont une dirigée par Paredes et deux autres qui agissaient sournoisement, n'appliquant pas les critères léninistes à propos de la fraction mais agissant comme un parti dans un autre. Je parle ici de patrie Rouge, de son soi-disant « groupe Ching-Kang », de l'auto-baptisé « groupe bolchevique » et de notre fraction dont le centre était la région d'Ayacucho. La fraction se consacra à voir comment, après en avoir défini la ligne dans la Vème conférence de 65, on devait considérer la question des trois instruments de la révolution.

Ceci va attiser une lutte interne et mal dirigée. Par manque de cohésion, le parti va éclater. Ainsi, patrie rouge va sortir le premier; mais il sortit expulsé du parti pour suivre une ligne opportuniste de droite, pour nier le Président Mao Zedong, pour nier Mariátegui, pour nier l'existence de la situation révolutionnaire au Pérou. Il resta trois fractions.

Puis, dans la VI^e conférence de 69, on se mit d'accord sur la base d'unité du parti et de la reconstitution du parti; deux questions que la fraction avait posées de la même façon qu'elle avait posées en 67 des questions fondamentales lors d'une réunion de la commission politique élargie d'alors. Paredes et son groupe n'étaient pas d'accord avec la Reconstitution du parti ni avec sa base d'unité, ils montèrent un plan pour faire éclater le parti puisqu'ils ne pouvaient pas le contrôler. Tel fut leur plan sinistre.

Une dure lutte contre ce liquidationnisme de droite fut livrée. C'est ainsi qu'il ne resta que deux fractions: La nôtre et le dénommé « groupe bolchévique » qui développa un liquidationnisme de gauche, affirmant entre autres qu'il existait une stabilité et que, par conséquent, il n'y avait pas de situation révolutionnaire, que le fascisme détruisait tout, qu'on pouvait pas faire de travail de masses, qu'on devait former les militants dans des séminaires, etc.

Cette lutte amena la fraction à assumer seule la reconstitution du parti. Lénine nous dit que, le moment venu, une fraction conséquente se doit de reconstruire le parti. Ce fut la tâche assumée par la fraction.

Ici on pourrait se demander: Pourquoi la fraction assumait-elle la Reconstitution du parti? Pourquoi on en fonda pas un autre comme c'était la mode et comme ça l'est encore aujourd'hui? La première raison est que le parti fut fondé en 1928 sur des bases marxistes-léninistes claires, et qu'il avait alors une grande expérience, tirée des leçons positives et négatives des deux à la fois. Mais plus encore, Lénine nous dit que, quand on est dans un parti

en déviation, qui quitte sa voie et qui se précipite dans l'opportunisme, on a l'obligation de lutter pour le remettre sur la voie et ne pas le faire, constitue un crime politique.

Ainsi, la fraction est importante dans la mesure où elle a accompli ce rôle, où elle a servi à la Reconstitution du Parti, à partir de sa construction idéologico-politique, en se basant sur le maoïsme, que appelions alors pensée Mao Zedong, et sur l'établissement d'une ligne politique générale.

La fraction a le grand mérite d'avoir constitué le Parti, et ce faisant, elle possédait alors l'instrument, « l'héroïque combattant », le Parti Communiste de type nouveau, marxiste-léniniste-maoïste, l'avant-garde politique organisée et non pas « l'organisation politico-militaire » comme certains ont l'habitude de le dire à tort, le Parti nécessaire pour se lancer à la conquête du Pouvoir avec les armes à la main au moyen de la guerre populaire.

El Diario : *Quels changements ont été opérés dans le Parti avec la guerre populaire ?*

Président Gonzalo : D'abord, ce qui est principal, c'est qu'en s'appuyant sur le travail antérieur, la guerre populaire nous a permis de parvenir à comprendre le maoïsme comme une troisième étape, nouvelle et supérieure du marxisme; elle nous a servi à développer la militarisation du Parti et sa construction concentrique; la guerre populaire a servi à forger une armée populaire de guérilla, puisque cette dernière ne s'est forgée, formée qu'en 1983.

L'Armée Populaire de Guérilla est importante. C'est la forme principale d'organisation, de la même façon que la guerre populaire est la forme principale de lutte.

L'Armée Populaire de Guérilla que nous avons fondé et qui se développe avec puissance, a été créée à la lumière des thèses du Président Mao Zedong et d'une thèse de Lénine très importante également, sur la milice populaire. Il nous dit que le pouvoir de l'armée peut être usurpé, puis l'armée manipulée, pour engendrer

une restauration. C'est pour cela qu'il définit que la milice populaire devait assumer les fonctions d'armée, de police et d'administration.

Une grande thèse qui, même s'il ne parvint pas à la concrétiser à cause des circonstances historiques, n'est pas sans importance ni sans valeur. Elle est si valable que le Président Mao lui-même se préoccupa beaucoup de la question du développement de la milice populaire. Donc, notre armée possède ces caractéristiques et elle est construite en tenant compte de ces expériences. Mais elle a aussi ses particularités.

Nous avons une formation constituée de trois forces: une force principale, une force locale et une force de base. Nous n'avons pas une milice indépendante mais elle se trouve à la base-même de l'armée, elle est bâtie sur ce critère. Nous pourrions dire aussi qu'on ne pouvait pas bâtir l'Armée Populaire de Guérilla autrement, vues nos conditions concrètes, mais ce sont réellement ces principes qui nous ont guidés. Cette armée, malgré ces caractéristiques, a pu agir en toutes circonstances et peut subir les réajustements et les réorganisations nécessaires.

Une autre question qui découle de la guerre populaire, et qui en constitue la principale réussite, c'est le Nouveau Pouvoir. Cette question, nous la voyons liée à celle du front, en nous appuyant sur ce que le Président Mao dit dans son œuvre « Sur la Démocratie Nouvelle ».

En plus, nous avons tenu compte de la longue expérience pourrie du frontisme au Pérou, où on a trafiqué et où on trafique encore avec le front uni: hier avec le dit « Front de Libération Nationale » et aujourd'hui principalement avec l'auto-dénommée Gauche Unie et d'autres rejets en formation comme la fameuse « Convergence Socialiste. »

C'est-à-dire que nous prenons toujours en compte les principes et les conditions concrètes de notre réalité, et c'est pour cela que nous ne comprenons pas pourquoi on nous dit dogmatiques ; mais, finalement, on peut écrire n'importe quoi. Tout cela nous a amenés à former le Front Révolutionnaire de Défense du

Peuple.

Mais ici il faut préciser autre chose : c'est nous qui avons créé le premier front de défense du peuple à Ayacucho, une création héroïque, un exemple que s'appropriera plus tard Patrie Rouge en le déformant pour constituer ses « FEDIP », lesquels sont erronés jusque dans leur nom-même car, s'il s'agit d'un front de défense du peuple, comment alors, ne va-t-il pas défendre les intérêts du peuple ?

Nous construisons le Front Révolutionnaire de Défense du Peuple seulement à la campagne et nous le concrétisons en tant que Pouvoir, en tant que comité populaire; ces comités populaires forment dans une zone, une base d'appui et l'ensemble des bases forment ce nous appelons la République Populaire de Démocratie Nouvelle en formation. Quant à la question concernant les villes, nous la réglons avec la formation du Mouvement Révolutionnaire de Défense du Peuple, qui sert aussi à livrer la guerre populaire à la ville, à centraliser des forces, à saper l'ordre réactionnaire et à développer la concentration des classes en fonction de la future insurrection.

D'autres changements sont en rapport avec le fait de forger les militants : la guerre forge d'une autre manière bien évidemment, elle trempe nos volontés, elle nous permet d'incarner plus profondément l'idéologie, d'engendrer des militants de fer selon le critère de défi à la mort ou d'arracher à la mort les lauriers de la victoire. Nous pourrions dire également qu'un autre changement dans le parti, à un autre niveau déjà , ou ayant une autre portée plutôt, est en rapport avec la révolution mondiale.

La guerre populaire a permis au parti de montrer de façon palpable comment en s'emparent du marxisme-léninisme-maoïsme nous pouvons développer une guerre populaire sans être assujettis au bâton de commandement d'aucun chef, ni sous la coupe d'aucune superpuissance ou puissance, et comment, mener à bien la guerre populaire, en nous appuyant sur nos propres forces, est une chose faisable.

Tout cela à donné au parti un prestige à l'échelle internationale comme jamais auparavant, et il ne faut voir là de notre part aucune affirmation orgueilleuse. Loin de nous permet aussi de servir, comme jamais, le développement de la révolution mondiale. C'est de cette manière que le parti, avec la guerre populaire, est en train d'accomplir son rôle de parti communiste du Pérou.

El Diario : *Quelle est la participation des ouvriers et des paysans dans l'Armées Populaire de Guérilla ?*

Président Gonzalo : La participation la plus importante est celle de la paysannerie, pauvre en particulier, qui combat et dirige à différents niveaux, c'est ainsi qu'ils participent. La participation des ouvriers est similaire bien que leur nombre soit insuffisant pour l'instant.

El Diario : *Monsieur le Président, où se développe le plus le Nouveau Pouvoir, à la campagne ou à la ville ?*

Président Gonzalo : Nous développons le Nouveau Pouvoir seulement à la campagne. Il s'installera à la ville dans la partie finale de la révolution. C'est un problème inhérent au processus de la guerre populaire. Je crois que si nous voyons, maintenant, le thème de la guerre populaire, nous pourrions traiter davantage ce pont.

El Diario : *Monsieur le Président, en changeant un peu de sujet, dans les documents du parti Communiste, on dit que vous êtes le chef du Parti et de la révolution. Qu'est-ce que cela implique et comment cela s'oppose à la thèse révisionniste du culte de la personnalité?*

Président Gonzalo : Ici, nous devons rappeler la thèse de Lénine sur le problème de la relation entre masses-Partis-chefs. Nous considérons que la révolution, le Parti, la classe engendrent des chefs, engendrent un groupe des chefs.

Il en fut ainsi dans toute révolution. Si nous voyons par exemple, la Révolution d'Octobre, nous avons Lénine, Staline, Sverdlov, et d'autres

noms encore, soit un petit groupe. De même, dans la révolution chinoise, nous avons aussi un petit groupe de chefs: le Président Mao Zedong et les camarades Kang Sheng, Chiang Ching, Chan Chung-Chao entre autres.

Il en est ainsi de toute révolution. Nous ne pourrions être une exception. Ici, l'idée selon laquelle notre règle a une exception n'est pas valable, car il s'agit d'accomplir des lois. Tout processus a donc des chefs, mais il y a un chef qui surpasse les autres ou qui est à leur tête, selon les conditions, car nous ne pouvons considérer tous les chefs comme étant de même dimension: Marx c'est Marx, Lénine c'est Lénine, le Président Mao c'est le Président Mao et chacun est non renouvelable et unique.

Dans notre Parti, notre révolution, et notre guerre populaire, le prolétariat a généré aussi un groupe de chefs, par nécessité et contingence historique, d'après le sens donné par Engels. Engendrer des chefs et un chef est une nécessité, mais c'est la contingence, c'est-à-dire l'ensemble des conditions spécifiques concrétisées en un lieu et à un moment déterminés, qui définit la condition de chef. Il en fut donc de même, pour nous, on a engendré un grand dirigeant. D'abord il fut reconnu au niveau du Parti, dans la Conférence Nationale Elargie de 1979.

Mais ce problème renferme une question capitale inéluctable, qui mérite d'être soulignée: il n'y a pas de grand dirigeant qui ne s'appuie sur une pensée, quel que soit son degré de développement. Le fait que celui qui parle, soit devenu le chef du Parti et de la révolution, d'après les accords du Parti, est lié à la nécessité et à la contingence historique et bien évidemment, à la pensée Gonzalo; nul ne sait ce que la révolution et le Parti peuvent faire de chacun de nous et quand une telle chose se précise, ce qu'il faut uniquement, c'est assumer la responsabilité.

Notre activité s'est déroulée en accord avec la thèse de Lénine, laquelle est juste et correcte. La question du culte de la personnalité est une position révisionniste. Lénine nous avait déjà

averti du problème de la négation des chefs, de la même façon qu'il avait souligné la nécessité pour la classe, le Parti et la révolution, des promouvoir ses propres dirigeants, d'en promouvoir davantage au rang de chefs et de grand dirigeant.

Il y a une différence sur laquelle il faut insister, le dirigeant occupe une responsabilité dans l'organisation tandis que nous entendons par chefs et grand dirigeant, la reconnaissance de l'autorité du Parti et de la révolution, acquise et mise à l'épreuve au cours d'une longue lutte, de ceux qui, dans la théorie et dans la pratique, démontrent qu'ils sont capables de nous diriger et de nous guider en avant et jusqu'à la victoire, dans la réalisation de nos idéaux de classe.

Khrouchtchev souleva le problème du culte de la personnalité pour combattre le camarade Staline, mais nous savons tous que ce ne fut qu'un prétexte en fait, pour combattre la dictature du prolétariat. Aujourd'hui, même Gorbatchev brandit à nouveau le culte de la personnalité comme le firent aussi les révisionnistes chinois Liou Chao-chi et Deng Xiao-ping. Par conséquent, c'est une thèse révisionniste qui vise en essence la dictature du prolétariat et les grands dirigeants et chefs du processus révolutionnaire général dans le but de les décapiter.

Dans notre cas, que viserait-elle concrètement ? Décapiter la guerre populaire. Nous n'avons pas encore de dictature du prolétariat mais un Nouveau Pouvoir qui se développe selon des normes de démocratie nouvelle ou de dictature conjointe d'ouvriers, de paysans et de progressistes.

En ce qui nous concerne, cette thèse a donc pour but principal de décapiter la direction. Et la réaction et ses laquais savent très bien pourquoi ils le font: parce que ce n'est pas facile d'engendrer des chefs et un grand dirigeant.

Et une guerre populaire telle qu'elle se développe dans le pays, a besoin de chefs et d'un grand dirigeant, de quelqu'un qui la

représente, la dirige et d'un groupe capable de la commander inflexiblement. En résumé le culte de la personnalité est une sinistre thèse révisionniste qui n'a rien à voir avec notre conception sur les chefs, laquelle s'en tient au léninisme.

El Diario : Que signifie pour vous et votre Parti, la célébration du Ier Congrès du Parti Communiste du Pérou ?

Président Gonzalo : Revenant à ce sujet, nous voulons parler de certaines questions. Nous répétons que c'est un jalon de victoire, c'est une dette en suspens qu'il fallait accomplir et que le fondateur lui-même avait fixé. Nous avons célébré le Premier Congrès du Parti Communiste du Pérou. Qu'est-ce que cela implique ? Nous réaffirmons qu'aucun des 4 congrès tenus jusqu'en 1962, époque durant laquelle nous nous développons dans le Parti d'alors, aucun d'eux ne fut un congrès marxiste.

Aucun d'eux ne s'en est tenu strictement à la conception du prolétariat. C'est pour cela que notre Congrès est marxiste, pour relever ce que je viens de dire. Mais étant donné que nous évoluons dans ce moment historique, le Congrès est marxiste-léniniste-maoïste, parce que le maoïsme est la troisième étape, nouvelle et supérieure, et en fin de compte la principale des trois.

Mais le Congrès est aussi pensée Gonzalo, car il s'appuie sur cette pensée qui est née du processus d'application de la vérité universelle, du marxisme-léninisme-maoïsme, à la situation concrète de notre réalité. Pour cette raison, c'est un « Congrès marxiste-léniniste-maoïste, pensée Gonzalo ».

Ce Congrès nous a permis de faire un bilan de tout le processus suivi et d'en tirer les leçons positives et négatives. Ce Congrès nous a permis de sanctionner la base d'unité du Parti, composée de ses trois éléments : 1) l'idéologie, le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, 2) le programme et 3) la ligne politique générale avec son centre, la ligne militaire. Le Congrès a réussi également à asseoir des bases solides pour

la conquête du Pouvoir en perspective, j'insiste, en perspective.

Nous n'avons pu réaliser le Congrès qu'au milieu de la guerre populaire. Et nous disons ceci parce que, en 1967 déjà, nous parlions de réaliser le cinquième congrès et en 1976, le Congrès de reconstitution. Nous avons fait des tentatives pendant plusieurs années sans pouvoir y parvenir, pourquoi ?

Ce fait met en évidence ce qu'on a vu dans bon nombre de partis qui, lorsqu'ils se préparent à engager la lutte armée, à prendre les armes, s'empêtrent dans de grandes luttes intestines qui mènent à des divisions, à des éclatements. Et c'est de cette manière que le développement de la conquête du Pouvoir les armes à la main est frustré. Ceci nous amena en 1978 à ajourner le congrès pour le réaliser en pleine guerre populaire.

Nous suivîmes un raisonnement assez simple: étant déjà en guerre, qui allait s'opposer à la guerre populaire? Avec un congrès et un parti les armes à la main, avec une guerre populaire vigoureuse, comment pourrait-il y en avoir qui s'opposent au développement de la guerre populaire? Ils ne pourraient plus nous faire tort.

Le Congrès a fait évoluer d'autres situations, a fait voir et comprendre plus profondément le processus de la guerre populaire et particulièrement la nécessité de construire la conquête du Pouvoir. Le Congrès a aussi fait un bond dans la lutte et c'est une bonne chose. Il est nécessaire de le dire avec clarté, bien que certains s'obstinent à mal comprendre. Mais finalement nous sommes guéris des mauvaises interprétations, de ces éléments étrangers et non révolutionnaires. Dans le Congrès on a défini que la lutte de deux lignes au sein du Parti est menée contre le révisionnisme en tant que danger principal.

Cela mérite une petite explication. Dans le Parti il n'y a pas de ligne opportuniste de droite. Ce qui se présente en ce moment, ce ne sont que des attitudes, des idées, des critères et même des positions de droite isolées. Justement

en approfondissant le problème, le Congrès a conclu que le fait de combattre le révisionnisme comme danger principal, est le meilleur moyen pour le Parti de le prévenir et de conjurer la possibilité qu'en son sein puisse se manifester une ligne opportuniste de droite, qui serait révisionniste.

Le Président Mao nous a toujours demandé de nous soucier du révisionnisme parce que c'est le danger principal de la révolution mondiale. C'est de cette façon que nous pouvons être en accord avec la situation en dehors de nos rangs, puisque toute manifestation d'attitudes, d'idées, de critères et des positions de droite qui puisse se manifester dans le Parti, est en rapport avec la dynamique idéologique, le retentissement de la lutte des classes, les campagnes de l'État réactionnaire, la propre action du révisionnisme dans le pays, les activités contre-révolutionnaires de l'impérialisme; et particulièrement la lutte entre les deux superpuissances et le sinistre travail du révisionnisme à l'échelle mondiale.

C'est de cette manière que le Parti nous vaccine, nous prépare, et que nous devenons plus vigilants. De telle sorte que c'est en appliquant une ferme et sagace lutte de deux lignes au sein du peuple - j'insiste bien, sur le fait qu'il n'y a pas de ligne opportuniste de droite- que nous pouvons empêcher qu'une ligne révisionniste puisse se présenter. Ce qui vient d'être dit pourrait être mal interprété, mais il faut dire les choses telles qu'elles sont et éduquer le peuple.

Le Congrès nous arme et nous commande. Gardons-nous du révisionnisme ! Et Le combattre implacablement !, partout où il se manifeste, tout en commençant à le conjurer et à combattre toute expression qui pourrait apparaître au sein-même du Parti. Ainsi nous sommes mieux armés pour combattre le révisionnisme hors de nos rangs et à l'échelle mondiale. C'est un des points les plus importants du Congrès.

Le Congrès nous a dotés d'une grande

unanimité. Oui, l'unanimité, car nous nous en tenons à ce que Lénine demandait: un parti, pour affronter des situations complexes et difficiles, comme celles que nous affrontons quotidiennement, surtout dans les moments décisifs où nous nous trouvons et où nous nous trouverons, doit avoir l'unanimité.

Il faut déployer la lutte pour avoir une ligne claire, bien définie et une égale compréhension, pour acquérir une unité de fer et frapper avec fermeté. C'est aussi ce que le Congrès nous a donné, l'unanimité, mais acquise, j'insiste, avec la lutte de deux lignes. C'est ainsi que nous agissons. Et pourquoi en est-il ainsi ? Je le répète une fois de plus : le Parti est une contradiction, et toute contradiction renferme deux aspects en lutte. Il en est ainsi, et personne ne peut y échapper.

Aujourd'hui notre Parti est donc plus uni que jamais; et plus uni en vue des grandes tâches qu'il doit accomplir avec résolution et fermeté. Par ailleurs, le Congrès a sélectionné, comme il se doit, le Comité Central; et comme il s'agit du Premier Congrès nous avons donc le Premier Comité Central.

Le Congrès nous a donné tout cela et finalement, comme nous le savons tous bien, ce qu'on a sanctionné et ratifié dans l'instance organique supérieure, c'est l'instance suprême d'un Parti. Aujourd'hui tous nous rend plus forts, plus unis, plus décidés, plus résolus ; mais il y a quelque chose qui mérite d'être souligné à nouveau: Le Congrès est fils du Parti et de la guerre.

Sans la guerre populaire on n'aurait pas pu accomplir cette tâche historique, en suspens depuis presque 60 ans, depuis la fondation en 28. Mais le fait important c'est que le Congrès fortifie le développement de la guerre populaire, lui rend amplement ce qu'elle a fait pour sa concrétisation. La guerre populaire est plus forte aujourd'hui et elle sera demain plus puissante qu'hier.

Pour toutes ces raisons, le Congrès est pour nous, membres du Parti Communiste du Pérou,

un jalon impérissable de victoire et nous sommes sûrs qu'il restera gravé dans l'histoire de notre Parti. Nous espérons de lui de grands résultats qui servent le prolétariat du Pérou et le peuple péruvien, qui servent le prolétariat international, les nations opprimées et les peuples du monde.

El Diario : Certains disent que la réalisation du premier Congrès du PCP, pour les conditions-mêmes dans lesquelles il eut lieu, d'intense guerre populaire, a signifié un coup dur pour les forces réactionnaires. Qu'en dites-vous ?

Président Gonzalo : Il nous semble que c'est une opinion juste qui démontre qu'il y a, dans ce pays, une classe et un peuple qui comprennent ce que nous faisons, ce que le Parti fait. Pour nous c'est une reconnaissance importante qui nous amène à fournir plus d'efforts afin de mériter cette confiance, cette espérance.

El Diario : Le Parti Communiste du Pérou aurait-il subi une épuration avant la réalisation du Congrès ?

Président Gonzalo : Non, dans notre cas, nous avons eu la forte épuration au moment de commencer la guerre populaire, dans le IXème Réunion Plénière de 79. Là nous avons livré une dure lutte contre une ligne opportuniste de droite qui s'opposait à commencer la guerre populaire. C'est laque se sont produits des expulsions et une épuration dans le Parti.

Mais comme il est établi à juste titre, l'épuration renforce et nous nous sommes fortifiés. La preuve en est que nous sommes entrés dans la guerre populaire et que nous en sommes déjà à notre huitième année. Dans le Congrès, il ne s'est pas produit une telle épuration.

El Diario : Beaucoup se demandent et ne comprennent pas où résidait la force et la fermeté du militant du PCP ? Ce serait peut être dans sa solide formation idéologique ? Comment se passe ce processus chez les militants ?

Président Gonzalo : La force des militants

du Parti réside vraiment dans la formation idéologique et politique. Elle s'appuie sur le fait que les militants embrassent l'idéologie du prolétariat et sa forme spécifique: le marxisme-léninisme-maoïsme, pensée Gonzalo, le programme et la ligne politique générale avec son centre, la ligne militaire.

C'est à partir de cela que se développe la force des militants. Une chose qui nous préoccupe beaucoup pour commencer la guerre populaire, fut les militants. Pendant la préparation de la guerre populaire, nous nous sommes posés le problème de comment forger les militants, et nous nous sommes imposés de grandes exigences : rompre avec la vieille société, se consacrer totalement et complètement à la révolution et donner notre vie.

Rappelons-nous la Réunion Plénière du Comité Central de 80 et l'école militaire qui en disent long. A la fin de tous ces événements, tous les militants s'engagèrent. Nous assumâmes tous la tâche d'être les initiateurs de la guerre populaire. Ce fut un engagement solennel qui par la suite, s'étendit à tout le Parti.

Comment se déroule ce processus ? D'abord chacun des futurs militants, avant de l'être, va se forger dans la lutte de classes où chacun participe, progresse et travaille plus près de nous, jusqu'au moment où chacun, individuellement, prend la grande décision de demander son entrée au Parti qui analyse ses qualités, ses mérites, aussi bien que ses limites, car nous en avons tous. Puis il lui donne le rang de militant, s'il le mérite.

C'est dans le Parti que commence alors la formation idéologique systématique. C'est lui qui fait de nous des communistes. Les circonstances des dernières années ont comme trait caractéristique que les militants se trempent dans la guerre; et, qui plus est, ceux qui entrent, le font dans un Parti qui dirige la guerre.

Et dès lors, s'ils y entrent, c'est pour agir, d'abord et principalement, comme communistes,

comme combattants de l'Armée Populaire de Guérilla, et comme administrateurs dans les cas correspondants aux instances du Nouvel État que nous organisons.

La guerre populaire est donc un autre élément très important qui contribue à forger les militants. En résumé: même si nous partons de la question idéologico-politique, la guerre elle-même forge le militant.

Dans cette forge ardente, elle nous modèle en fonction du Parti. C'est ainsi que nous avançons tous, tout en nous rendant utiles. Malgré cela, nous avons toujours une contradiction entre la ligne rouge qui domine dans notre tête et la ligne contraire. Les deux se manifestent car il n'y a pas de communiste à cent pour cent, et dans notre esprit se livre la lutte de deux lignes. Cette lutte est capitale aussi pour forger les militants; notre objectif étant que la ligne rouge s'impose toujours à nous. C'est ce que nous cherchons.

C'est de cette manière que se forment les militants; et les faits montrent le degré d'héroïsme révolutionnaire que sont capables d'atteindre les militants tout comme les fils du peuple.

El Diario : Pensez-vous qu'une des expressions les plus élevées de l'héroïsme des militants du P.C.P se soit manifestée dans les prisons le 19 Juin 1986 ?

Président Gonzalo : Oui. C'est une haute expression. Mais nous considérons que le plus grand héroïsme révolutionnaire qui coula à flots, s'est produit lors du génocide des années 83 et 84, quand nous affrontions les forces armées venant de faire leur entrée dans le conflit.

Ce fut jusqu'à aujourd'hui le plus grand génocide massif; au cours de ce génocide il eut de grandioses manifestations de combativité populaire, ce qui est capital et essentiel et de plus, il y a là une expression massive d'héroïsme, de dévouement, de don de sa vie, non seulement de la part des communistes, mais aussi de celle des paysans, des ouvriers, des

intellectuels, des fils du peuple. C'est là qu'il y eut la plus grande démonstration d'héroïsme révolutionnaire massif et là aussi que nous nous sommes le plus forgés.

Alors, vous pourriez nous dire, pourquoi commémorez-vous le 19 Juin comme le « Jour de l'Héroïsme » ? Le 19 c'est une date qui montre à notre peuple et au monde de quoi sont capables les communistes fermes et les révolutionnaires conséquents, car, non seulement sont tombés des communistes, la plupart était des révolutionnaires.

Pour cette raison c'est devenu un symbole, parce que c'est une date spécifique, alors que le génocide général a duré deux années et représente de nombreux faits dispersés; le 19 est un fait unique d'un grand retentissement et un exemple qui a bouleversé le Pérou et le monde. C'est pour cela que nous avons choisi le 19 Juin comme le « Jour de l'Héroïsme ».

El Diario : Président, comment le PCP peut soutenir matériellement le gigantesque appareil du Parti, y compris l'Armée Populaire de Guérilla?

Président Gonzalo : Je crois que cette question mérite quelques précisions. Sur le Parti, le Président Mao nous enseigne, ainsi que l'ont toujours fait Marx, Lénine et les grands marxistes, que le parti n'est pas un parti de masses, mais que le parti a un caractère de masses; caractère de masses qui se manifeste dans le fait que le parti est une organisation sélective: une sélection des meilleures, de ceux qui ont fait leur preuves, de ceux qui ont de l'étoffe, comme le disait Staline.

Étant peu nombreux par rapport à l'immense masse, le parti défend les intérêts du prolétariat, assume l'intérêt de classe du prolétariat, dans la mesure où il assume l'émancipation du prolétariat qui n'arrivera qu'avec le communisme. Mais comme dans la révolution agissent d'autres classes qui composent le peuple, le parti défend aussi leurs intérêts en conformité avec le fait que le prolétariat ne peut s'émanciper qu'en émancipant les autres classes opprimées. Autrement, il ne peut s'émanciper.

C'est pour cela que le parti a un caractère de masses mais le parti n'est pas un parti de masses. Le parti de masses dont on parle beaucoup aujourd'hui, n'est que l'expression, une fois de plus, de positions révisionnistes pourries ; ce sont ces partis d'adhérents, de fonctionnaires, ces machines organisationnelles. Notre parti est un parti de militants, de dirigeants, c'est une machine de guerre comme le demandait Lénine lui-même. Bon ! Nombre de bolcheviques au moment du triomphe de la révolution d'Octobre: 80 mille pour un pays de 150 millions d'habitants.

Les Parti est un système d'organisations et évidemment il a des besoins. La formation d'une armée numériquement beaucoup plus grande, plus vaste, a aussi des exigences. Les marxisme nous a aussi enseigné comment résoudre le problème, en particulier le Président Mao.

Le PCC instruit par le Président Mao Zedong avait conclu que le soutien économique qu'on donnait aux partis était corrosif et que c'était un critère révisionniste parce qu'un parti doit s'appuyer sur ses propres forces. C'est ce principe que nous avons suivi, compter sur nos propres forces.

Nous appuyer sur nos propres forces a un rapport avec les nécessités économiques, mais principalement, de notre point de vue, a un rapport avec la façon de s'orienter idéologiquement et politiquement. C'est à partir de cela que nous pouvons voir comment assumer les nécessités économiques qui sans cesse se présentent. Il serait erroné de dire qu'elles n'existent pas.

Alors, en nous basant sur ces critères, nous avons réglé le problème et nous continuerons à le régler en nous appuyant sur les masses.

Ce sont les masses de notre peuple: c'est le prolétariat, notre classe, parce qu'elle est notre, c'est à elle que nous devons rendre compte, c'est elle que nous servons, c'est notre paysannerie, pauvre principalement, ce sont les intellectuels, la petite bourgeoisie, les plus avancés, les révolutionnaires, ceux qui veulent la

transformation radicale, la révolution en un mot.

Ce sont ceux sur lesquels s'appuie le Parti, principalement la paysannerie et le prolétariat, ce sont sur eux qu'il s'appuie. Et si nous allons plus loin, la paysannerie, pauvre principalement, est celle qui se retire le pain de la bouche pour nous le donner, celle qui nous donne un morceau de sa couverture, un petit coin sous son toit. C'est elle qui nous soutient, nous appuie et nous offre son propre sang comme l'offrent le prolétariat et aussi les intellectuels ; c'est comme ça que nous progressons. Nous nous basons sur cela.

Ce problème nous amène aux questions suivantes. Partir de ce principe nous permet d'être indépendants, de ne dépendre d'aucun bâton de commandement, quel qu'il soit, parce que dans le communisme international on s'habitua au diktat. Khrouchtchev était un champion du bâton de commandement, comme l'est Gorbatchev aujourd'hui, ou comme l'est Deng, ce sinistre personnage. Indépendance parce que chaque Parti Communiste doit décider lui-même, car il a la responsabilité de sa révolution, ce qui ne veut pas dire se détacher de la révolution mondiale, mais précisément la servir.

Ceci nous permet d'exercer l'auto-décision, c'est-à-dire le fait de décider nous-mêmes. Le Président Mao parlait ainsi: on nous donna beaucoup de conseils, des bons et des mauvais; mais si nous avons accepté un principe erroné, la responsabilité n'appartiendrait pas à celui qui nous l'a donné mais à nous-mêmes. Pourquoi ? Parce que nous pratiquons l'autonomie de décision, qui s'accorde avec l'indépendance, et que cela nous conduit à l'autosuffisance, à ne compter que sur nos propres forces.

Cela veut-il dire que nous nions l'internationalisme prolétarien ? Non, au contraire, nous sommes des pratiquants fervents et conséquents de l'internationalisme prolétarien. Et nous sommes convaincus du soutien que nous apportent le prolétariat

international, les nations opprimées, les peuples du monde, les partis ou organisations-mêmes qui sont toujours fidèles au marxisme, quel que soit leur degré de développement. Nous reconnaissons que la première chose qu'ils nous donnent, leur premier soutien, c'est leur propre lutte.

La propagande ou les célébrations qu'ils font, sont un soutien qui gagne progressivement l'opinion publique. C'est ainsi que s'exprime l'internationalisme prolétarien. Il se manifeste aussi dans les conseils qu'ils nous donnent, dans leurs opinions.

Mais, j'insiste, c'est nous qui devons décider si nous acceptons ou non les conseils; et s'ils sont justes, ils sont évidemment bien accueillis car entre les partis nous avons l'obligation de nous entraider, surtout dans ces temps difficiles et complexes.

Alors, j'insiste, toute lutte que livrent le prolétariat, les nations opprimées, les peuples du monde, les partis et les organisations fermes et fidèles au marxisme, toute cette lutte est la première grande aide concrète de l'internationalisme prolétarien.

Cependant, la plus grandiose aide que nous ayons, c'est l'immarcescible marxisme-léninisme-maoïsme, l'idéologie du prolétariat international, celle que la classe ouvrière a générée au cours de longues décennies et de milliers de combats à travers le monde entier.

C'est celle-ci, l'aide la plus grandiose que nous recevons parce que c'est la lumière. Sans cette lumière nos yeux ne verraient rien, mais avec cette lumière nos yeux peuvent voir et nos mains agir. C'est ainsi que nous voyons ce problème et c'est ainsi que nous avançons.

El Diario : *Président, peut-être cette question est-elle superflue, mais nous aimerions avoir votre opinion sur les partis révisionnistes qui vivent des fondations internationales, des grandes puissances impérialistes et du social-impérialisme ?*

Président Gonzalo : Je peux dire qu'ils ont trahi la révolution mondiale et qu'ils trahissent

dans chaque pays, la révolution, la classe et le peuple; parce que servir les superpuissances ou les puissances impérialistes, servir le révisionnisme, surtout le social-impérialisme, marcher derrière un bâton de commandement, être des pions de l'échiquier dans le jeu pour la domination du monde c'est trahir la révolution.

4. Sur la situation politique nationale

El Diario : Monsieur le Président, quelle est l'analyse du PCP sur le processus de l'État Péruvien et vers quoi se dirige-t-il ?

Président Gonzalo : Nous analysons le processus de la société péruvienne contemporaine comme un processus qui a commencé en 1895. Nous considérons qu'à partir de cette date s'engage le processus dans lequel nous vivons actuellement. Et nous pensons qu'il est composé de trois moments. Un premier moment qui assoit les bases pour le développement du capitalisme bureaucratique.

Un deuxième, après la Seconde Guerre Mondiale qui marque la fin du premier, où s'approfondit le capitalisme bureaucratique ; cet approfondissement du capitalisme bureaucratique va faire mûrir les conditions pour la révolution et, avec le commencement de la guerre populaire dans les années 80, nous entrons dans le troisième moment : moment de crise générale du capitalisme bureaucratique. La destruction de la société péruvienne contemporaine a commencé, parce qu'elle est historiquement caduque. C'est pourquoi nous assistons à sa fin et ce qu'il faut, c'est travailler, combattre et lutter pour l'enterrer.

El Diario : Pourquoi considérez-vous la thèse du capitalisme bureaucratique comme fondamentale ?

Président Gonzalo : Nous considérons comme essentielle cette thèse du Président Mao Zedong parce que, sans la comprendre et sans la maîtriser, il n'est pas possible de développer une révolution démocratique et encore moins de concevoir sa continuation ininterrompue en tant que révolution socialiste. C'est réellement un

obstacle, que cette thèse du Président Mao soit éludée et que l'analyse soit embrouillée, quand on nous parle de développement de capitalisme dans les pays arriérés ou de capitalisme dépendant. Ces analyses ne conduisent à rien, si ce n'est à changer la nature de la révolution. Nous pensons que c'est en partant du Président Mao Zedong que nous comprendrons bien la société péruvienne et les sociétés dites arriérées.

Nous considérons que le capitalisme bureaucratique commence à se présenter au Pérou à partir de 1895, à travers les trois moments que je viens de retracer. Nous les concevons ainsi : sur une base semi-féodale et sous domination impérialiste se développe un capitalisme, un capitalisme tardif, un capitalisme qui naît, lié à la féodalité et soumis à la domination impérialiste.

Ce sont ces conditions qui génèrent ce que le Président Mao Zedong a appelé capitalisme bureaucratique. Alors, le capitalisme bureaucratique se développe, lié aux grands capitaux monopolistes qui contrôlent l'économie du pays, des capitaux formés, comme le Président Mao le dit, par les grands capitaux des gros propriétaires fonciers, de la bourgeoisie compradore et des grands banquiers. Ainsi va naissant le capitalisme bureaucratique et, j'insiste encore une fois, lié à la féodalité, soumis à l'impérialisme et monopoliste.

Il faut prendre cela en compte : il est monopoliste. Ce capitalisme, arrivé à un certain moment de son évolution, s'associe avec le Pouvoir de l'État et utilise les moyens économiques de l'État ; il les utilise comme levier économique. Ce processus va engendrer l'autre faction de la grande bourgeoisie : la bourgeoisie bureaucratique. C'est de cette façon que va se développer le capitalisme bureaucratique, déjà un capitalisme monopoliste, qui devient alors un capitalisme d'État. Mais ce processus l'entraîne à créer les conditions qui font mûrir la révolution. Ceci est, dans le cadre politique, un autre concept important que le président a établi sur le

capitalisme bureaucratique.

Si nous comprenons le capitalisme bureaucratique, nous pouvons très bien comprendre, comment au Pérou, existent une situation de semi-féodalité, un capitalisme bureaucratique et une domination impérialiste, principalement yankee. Voilà ce que nous devons comprendre, ce qui permet d'entendre et de diriger la révolution démocratique.

Maintenant, quel autre facteur important le capitalisme bureaucratique présente-t-il ? Le Président nous signale que la révolution démocratique accomplit certaines tâches socialistes ; par exemple, dit-il, l'aide mutuelle qui a lieu à la campagne dans les bases d'appui s'exprimait déjà.

Ainsi donc, pour passer de la révolution démocratique à la socialiste, la confiscation du capitalisme bureaucratique dans son ensemble est une question clé du point de vue économique ; elle permettra au Nouvel État de contrôler l'économie, de la diriger, et servira à développer la révolution socialiste. Nous considérons que ce concept stratégique est de grande importance et j'insiste sur le fait que, malheureusement, ce concept est éludé. En tant qu'il en sera ainsi, on ne pourra pas bien comprendre ce qu'est une révolution démocratique dans les circonstances actuelles, celles dans lesquelles nous nous débattons.

Il est erroné de penser que le capitalisme bureaucratique se réduit à celui que développe l'État avec les moyens économiques de production qu'il détient. Ceci est faux, et est incompatible avec la thèse du Président Mao Zedong. Il suffit, pour le comprendre, de penser à la chose suivante : si le capitalisme bureaucratique n'était que le capitalisme d'État, il suffirait de confisquer ce capitalisme d'État et alors, l'autre capitalisme monopoliste, non étatique, dans quelles mains resterait-il ? Dans celles de la réaction, de la grande bourgeoisie.

Cette interprétation, qui consiste à identifier le capitalisme bureaucratique au capitalisme monopoliste d'État, est une conception

révisionniste et dans notre Parti, elle fut soutenue par le liquidationnisme de gauche : c'est pour cela que nous jugeons cette question comme très importante.

D'ailleurs politiquement, cela nous permet de distinguer très clairement la grande bourgeoisie de la bourgeoisie nationale ou moyenne. Et ceci nous donne les moyens de comprendre, afin de n'être à la traîne d'aucune faction quelconque de la grande bourgeoisie, ni de la comprador, ni de la bureaucratique, ce qu'on fait au Pérou, le révisionnisme et l'opportunisme et ce qu'ils continuent de faire.

Depuis des décennies, cette politique sinistre amène à considérer une faction quelconque de la grande bourgeoisie comme la bourgeoisie nationale, progressiste et à l'appuyer. La compréhension du capitalisme bureaucratique nous a permis de bien saisir la différence, et j'insiste, entre bourgeoisie nationale et grande bourgeoisie et de comprendre la tactique correcte à suivre, reprenant précisément celle que Mariátegui a établie. Pour cela, nous considérons que la thèse du capitalisme bureaucratique est d'une importance extrême.

El Diario : Quelle est, en synthèse, votre analyse politique et économique de la conjoncture actuelle et de la perspective ? Cette situation est-elle favorable au PCP ? Et comment l'est-elle pour la réaction, le révisionnisme et l'opportunisme ?

Président Gonzalo : Nous concevons que le capitalisme bureaucratique est entré en crise générale ; plus encore, nous pensons que ce capitalisme bureaucratique est né malade parce qu'il est issu de la semi-féodalité, ou lié à elle, et qu'il est issu de l'impérialisme. La semi-féodalité est évidemment caduque et l'impérialisme agonise. De deux parents condamnés à mort pour maladie incurable, quelle sorte d'enfant peut-il naître ? Une créature malade qui est entrée dans sa phase de destruction.

Nous pensons que les crises s'approfondissent chaque jour davantage et que, même, comme le soulignent certains économistes, il s'agit

d'environ trente ans de crise de laquelle on ne peut pas sortir, même si de temps en temps il y a de petites vagues de récupération ou, comme le dit l'APRA dans ses propres documents internes, que c'est une crise qui a surgi au milieu des années 70.

Nous estimons que chaque nouvelle crise est pire que la précédente ; et si nous ajoutons à cela les deux décennies critiques, celles des années 80 et 90, la situation est déjà claire. Que disent-ils ? Que ce gouvernement laissera une situation extrêmement grave, et que le suivant, en supposant qu'il y en ait un, lors du changement électoral, devra chercher à réparer les problèmes en suspense et que ce n'est, en conséquence, qu'à partir de 1995 qu'on pourra penser à un développement ; et ceci dans un pays où nous avons 20 ans de retard. C'est pour cela que nous croyons que sa perspective est extrêmement noire.

Cela est-il favorable à la révolution, à la guerre populaire, au Parti ? Oui, certainement, c'est favorable, tout d'abord et principalement, à la classe et au peuple car tous nos efforts leur sont destinés, afin que la classe commande, dirige, que le peuple exerce sa liberté et puisse enfin satisfaire sa faim séculaire. Nous ne voyons aucune perspective pour la réaction et le révisionnisme, nous le croyons unis. Ce sont des siamois et ensemble ils se dirigent vers leur propre tombe. Voilà ce que nous pensons.

El Diario : Pourquoi qualifiez-vous le gouvernement apriste, de fasciste et corporatiste ? Sur quoi vous basez-vous pour l'affirmer ? Quelle est votre opinion sur le discours d'Alan García Perez au Congrès de la Jeunesse apriste d'Ayacucho et sur celui qu'il a donné à Païta ? Quelle est-elle aussi sur les mesures économiques du nouveau cabinet ?

Président Gonzalo : En ce qui concerne la caractérisation du gouvernement apriste, sans entrer dans son histoire qui a d'autres implications et que nous n'avons pas besoin d'aborder aujourd'hui, la situation concrète qui existait au sein de l'APRA, lorsqu'on lui remit

la direction de l'État péruvien, était une situation de dilemmes, deux tendances existaient, l'une, aux critères fascistes et l'autre, aux critères démocratico-libéraux.

Ainsi était, d'après nous, la situation au sein de l'APRA. Nous entendons ici, par critères démocratico-libéraux, le maintien de cet ordre constitutionnel, réactionnaire, établi en 1920, en 1933 et en 1979; voilà ce que nous entendons par cet ordre démocratico-libéral.

L'APRA avait un problème : la nécessité d'investissements pour faire progresser l'économie ou plus concrètement pour nous présenter une vitrine de succès ; c'est bien cela qu'elle a fait : consommer le peu qu'ils avaient pour nous montrer cette vitrine de succès aussi fragile que du verre et ce que nous voyons aujourd'hui en est la preuve. C'est pourquoi en aucune manière on ne pourrait dire que le plan de l'APRA était un bon plan économique, car alors, comment un aussi bon plan économique donne-t-il des résultats aussi catastrophiques ? Cela n'a aucun sens.

Ainsi l'APRA a dû faire appel aux capitaux de la bourgeoisie compradore, qui a bien évidemment exigé des conditions et dans les propres documents de l'APRA, il est mentionné que, dès la fin de l'année 85, la grande bourgeoisie, et plus particulièrement la bourgeoisie compradore, commençait déjà à se récupérer et à capitaliser.

L'année 86 fut le paradis pour eux ; ils firent alors des milliards de profit, en dollars, comme ils le reconnurent eux-mêmes, pensant qu'ils allaient investir par la suite. Mais ce plan n'allait pas fonctionner, il allait entrer nécessairement en crise, échouer et ils ne pourraient donc pas investir. Ceci aiguïsa davantage les disputes, les tensions entre eux, ce qui amena les luttes entre les deux factions de la grande bourgeoisie.

L'APRA, d'un autre côté, du côté du peuple, se trouva face aux immenses besoins, insatisfaits, des masses et, comme toujours, elle s'engagea démagogiquement, vis-à-vis de tous.

Démagogiquement, parce que ce que cherchait l'APRA, c'était simplement essayer de développer, d'appliquer le processus économique réactionnaire ; et cela ne se fait qu'en restreignant les revenus du peuple, puisque d'où viennent les profits ? De la plus-value !

Donc, elle avait un problème avec les masses et elle le savait bien. Ce qui explique sa politique répressive, anti-populaire, anti-syndicale, anti-ouvrière. On peut voir ceci dès le début. Mais il y avait d'autres circonstances, la guerre populaire ; l'APRA, malgré elle, devait l'affronter et la guerre populaire était déjà, alors, un problème principal.

Ce sont toutes ces conditions qui vont déterminer les changements qui se produisent à l'intérieur de l'APRA, et faire que le dilemme se définisse. Mais quand ce dilemme se définira-t-il ? Il se définira avec le génocide de 1986. Là, la lutte de classes des masses, la guerre populaire principalement et l'action génocide ont conduit l'APRA à se déterminer pour le fascisme et le triomphe de la faction fasciste. Nous considérons que c'est à ce moment-là que cela s'est produit et que commença, comme tous le reconnaissent déjà, le discrédit et l'effondrement de l'APRA, non seulement au Pérou mais dans le monde entier.

Pourquoi le qualifions-nous de fasciste ? La faction fasciste qui existait déjà dans l'APRA, va prendre des mesures politiques pour mettre sur pied le corporatisme. Nous pouvons déjà le voir dans le premier discours prononcé par Garcia Pérez en juillet 1985.

Qu'entendons-nous par fasciste et corporatiste ? Pour nous, le fascisme ; c'est la négation des principes démocratico-libéraux ; c'est la négation des principes démocratico-bourgeois qui sont nés et se sont développés au 18ème siècle en France. Ces principes ont été progressivement abandonnés par la réaction, par la bourgeoisie dans le monde, et la Première Guerre Mondiale nous a déjà montré la crise de l'ordre démocratico-bourgeois.

C'est pour cela que le fascisme éclate ensuite.

Alors, on constate dans l'APRA la négation des principes de l'ordre démocratico-bourgeois et quotidiennement, la négation de toutes les libertés et de tous les droits constitutionnels établis. Sur le plan idéologique, nous considérons aussi le fascisme comme un système éclectique ; il n'a pas de philosophie définie : C'est une position philosophique constituée de morceaux.

Elle prend ici et là ce qui lui convient le mieux. Chez Garcia Pérez ça se reflète clairement : quand il va en Inde, il salue Gandhi et devient gandhiste ; quand il va au Mexique, il salue Zapata et est zapatiste. Lorsque il ira en Union Soviétique, s'il y va, il deviendra le sauveur de la Perestroïka. Il est comme ça. C'est là un exemple de la formation idéologique, philosophique du fascisme. Il n'a pas de position définie, il est éclectique, il prend ce qu'il a à portée de la main.

En ce qui concerne son corporatisme, nous entendons par là, le fait de bâtir l'État sur la base de corporations, ce qui implique la négation du parlementarisme. C'est une question essentielle que Mariátegui soulevait déjà dans son « histoire de la Crise Mondiale ». Il nous disait que la crise de la démocratie bourgeoise s'exprime clairement dans la crise du parlementarisme : si nous voyons le Parlement ici, même s'il est vrai qu'au cours des dernières décennies, c'est l'Exécutif qui a promulgué les lois les plus importantes du pays, c'est sous ce gouvernement apriste que l'Exécutif a le plus accaparé toutes les lois fondamentales, promulgués en sa faveur. Il n'existe aucune loi importante qui ait été promulguée par le Parlement. Voilà la réalité des choses. Tout a consisté à donner des pouvoirs à l'Exécutifs pour qu'il fasse et défasse. Tout n'est que négation du parlementarisme.

Le problème du corporatisme, dans le pays, n'est pas récent ; déjà en 1933, quand la Constitution était en discussion au cours de la deuxième restructuration de l'État Péruvien de ce siècle, Victor Andrés Belaunde avait déjà

proposé le corporatisme de la société péruvienne. Villarán, qui fut chargé du rapport de la Constitution, s'y opposa en demandant : comment allons-nous appliquer le corporatisme s'il n'y a pas de corporations ?

Ce fut une façon de s'en tirer à bon compte ; il existe donc déjà quelques antécédents. Aujourd'hui, où l'on parle tant de Belaunde, que ses œuvres viennent d'être publiées, il faut se rappeler sa position : face au libéralisme qui se centre sur l'argent et contre le communisme, négation de la personne humaine, ce qu'il faut, ce sont les systèmes corporatistes, à l'exemple des modèles médiévaux ; il est bon d'en tenir compte pour voir sa filiation et ses racines, et en même temps avoir en tête que c'est intimement lié aux propositions de la Papauté dès le siècle dernier.

Vélasco essaya aussi de corporatiser le pays ; pour cela, il commença la formation de corporations de producteurs agricoles par exemple ; sa propre loi agraire, la 17716, du point de vue politique, cherchait à établir des bases corporatives ; la loi sur l'industrie également. Comment ? Au moyen de la communauté industrielle ; sa fameuse organisation politique qui n'est pas arrivée à se constituer, avait aussi des critères franchement fascistes et proposait le corporatisme ; mais ceci n'a pas pu se concrétiser au Pérou. Et que recherchent-ils, que veulent-ils ?

La conformation de corporations, c'est-à-dire organiser de façon corporatiste les producteurs et tous les éléments qui composent la société : les ouvriers, les producteurs agricoles, les commerçants, les professions libérales, les étudiants, l'Eglise, les Forces Armées, les Forces de la Police. Tous vont nommer leurs délégués et former ainsi un système corporatiste. C'est ce qu'ils cherchent et ce que l'APRA est en train de faire ; et les régions, micro-régions, qu'est-ce que ça veut dire ? Que tout ce plan de régionalisation aujourd'hui sert à corporatiser le pays. C'est pour cela que nous devons nous y opposer ouvertement ; non seulement parce que

ce sont des manipulations politiques électoralistes de l'APRA, mais aussi parce qu'il s'agit d'un système corporatiste.

Et en plus il est en train de mettre en danger un pays qui n'a même pas d'unité nationale constituée. Ce sont là des questions fort sérieuses, et c'est pour cela que nous maintenons qu'il s'agit d'un gouvernement fasciste et corporatiste. La voie qu'il veut impulser et pour cela sa grande inquiétude pour les régions qu'il veut imposer à n'importe quel prix, voilà ce que nous pouvons voir ; cela explique que toutes ces assemblées parlementaires extraordinaires n'aient pu réaliser ce que Garcia avait promis.

L'année dernière, il déclara : ou les régions se constituent ou je ne m'appelle plus Alan Garcia Pérez. L'année est passée et je ne sais pas comment il s'appelle aujourd'hui, car les régions ne sont pas encore formées ; maintenant ils parlent de la fin de l'année, nous verrons bien.

Quant au fait d'identifier fascisme avec terreur, avec répression, il nous semble que c'est une erreur ; voilà ce qui se passe dans ce cas : si on se rappelle le marxisme, l'État est la violence organisée. C'est cette définition que nous ont donnée les classiques et tout État utilise la violence parce qu'il est dictature. Sinon, comment lutterait-il pour opprimer et exploiter ?

Il ne pourrait pas le faire. Ce qui se passe en fait, c'est que le fascisme développe une violence plus vaste, plus raffinée, plus sinistre, mais on ne peut pas dire que fascisme est égal à violence, c'est une grossière erreur. Ce sont là des idées qui, après la deuxième guerre mondiale, vont se développer ici, au Pérou et ce sont des idées qui ont été diffusées et proposées à de multiples reprises par Del Prado, ce sont aussi des idées soutenues par Dammert.

Identifier le fascisme avec terreur signifie ne pas comprendre Mariátegui qui, dans « Figures et aspects de vie mondiale », quand il se réfère à H.G. Wells, nous dit que l'État bourgeois a un processus de développement et c'est ce processus de développement qui le conduit à un système

fasciste et corporatiste. Ceci se comprend très bien si nous lisons les œuvres de Mariátégui, l'œuvre citée « Histoire... » ou « La Scène Contemporaine ». Rappelons-nous qu'il l'a vécu, étudié et connu directement.

Dans le pays, il faut voir le fascisme sous ses divers aspects, à partir de son idéologie, de sa politique, de sa forme organique ; voir comment il se sert de la violence, sa terreur. Aujourd'hui nous voyons comment il applique une violence raffinée et plus développée, plus étendue, brutale et barbare ; c'est cela qu'on appelle terreur ; mais d'autre part, la terreur blanche n'a-t-elle pas toujours été appliquée ? Chaque fois que les réactionnaires se sont trouvés en difficulté, ils ont appliqué la terreur blanche.

Aussi, en aucun cas nous ne pourrions identifier et réduire tous les fascismes simplement à la terreur. Nous devons comprendre qu'il s'agit d'une violence plus raffinée et que bien sûr il développe le terrorisme mais ce n'est pas tout. C'est un des composants, c'est sa manière de développer la violence réactionnaire.

En ce qui concerne le discours de Garcia Pérez, au Congrès de la jeunesse apriste : en synthèse, à l'intérieur de l'APRA, il y a une lutte intense en rapport avec son prochain Congrès, et le problème est de savoir si Garcia Pérez conservera ou non le contrôle de ce Parti afin de rester au Pouvoir, en collusion avec les Forces Armées. Depuis un certain temps, on voit que la Jeunesse apriste remet en question le travail gouvernemental.

C'est ce qui s'est produit lors de ce Congrès d'Ayacucho. Garcia Pérez a dû se déplacer en toute hâte pour expliquer, justifier et se présenter comme le sauveur. C'est ce qu'il veut, car il voit à quel point il est important de gagner la jeunesse pour satisfaire ses appétits de führer. C'est, je crois, l'essentiel.

Tout ce qu'il a dit sur notre Parti et la supposée admiration qu'il dit avoir pour lui, tout ce ci nous révèle simplement la lutte à l'intérieur de l'APRA, car il ne peut pas avoir

d'admiration pour nous, lui un boucher et un assassin quotidien du peuple, des combattants, des communistes. Ce ne sont que des gestes démagogiques, des appétits effrénés en rapport avec le congrès de l'APRA et ses perspectives politiques, parce qu'il joue plusieurs cartes, du fait qu'il est un homme assez jeune.

A Païta, le « discours de Païta » est, en synthèse, un discours fasciste, ouvertement fasciste ; ce n'est pas, comme on le dit, un avertissement aux parlementaires qui firent du tapage, ce qui est chose courante parmi eux et n'a rien d'extraordinaire, il n'en fut pas ainsi ; c'est un discours strictement fasciste ; Garcia Pérez veut s'ériger en führer ; ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « conducteur » ; très souvent, le député Roca lui-même l'appelle ainsi : « conducteur », n'est-ce pas similaire à führer ? Cela veut dire la même chose en allemand. Pour cela, je crois que c'est correct de l'appeler, comme certains le font, " apprenti führer " ; mais en fin de compte, il prouve qu'il est un vulgaire démagogue, avec de grands appétits débridés, prêt à tout pour les satisfaire. L'égoïsme démesuré est, je crois, une de ses caractéristiques.

Pour ce qui est de mesures économiques du nouveau cabinet, bien entendu, personne n'est d'accord avec elles ; le peuple encore moins, et c'est ce qui nous intéresse. Alors se développe une double contradiction : la première avec la bourgeoisie compradore pour qui les mesures économiques sont insuffisantes.

Elle demande au gouvernement de l'APRA davantage de mesures et exige que soit défini son plan, parce qu'il en présente un pour 18 mois mais avec des lignes générales sans concrétiser des questions importantes. (Ainsi, durant ces cinq années, l'APRA passera d'un plan d'urgence à un autre plan d'urgence puis à un nouveau plan d'urgence, d'urgence en urgence, ce qui sous-entend l'absence complète de coordination entre les plans qu'il pensait appliquer dans son gouvernement ; je me réfère à ses propres documents). La deuxième

contradiction, avec le peuple, comme il devait évidemment lui serrer la ceinture pour que se fasse une recapitalisation. D'où et comment extraire des capitaux ?

En réduisant les salaires. Voilà, en résumé, les mesures qui créent plus de problèmes que ceux existant déjà et, pendant ce temps, l'APRA continue, démagogiquement, de remettre à plus tard ce que l'ordre-même dans lequel elle évolue, lui impose et ce qu'elle-même fait en cachette, parce qu'elle est en collusion, depuis un certain temps déjà, avec les États-Unis et avec l'impérialisme. Sa relation avec la Banque Mondiale est très claire, ses liens avec le B.I.D. aussi et ce sont les instruments, les plus utilisés aujourd'hui par les impérialistes, étant donné le discrédit du F.M.I., bien que la perspective soit qu'elle rentre au bercail. Ainsi donc, ces mesures économiques n'améliorent pas la situation. Elles vont l'aggraver et nous aurons une situation économique extrêmement grave et critique, qui va s'étendre davantage encore, retombant brutalement sur les masses.

El Diario : Monsieur le Président, comment considérez-vous les prochaines élections, la possibilité d'un coup d'Etat éventuellement provoqué par Garcia lui-même ?

Président Gonzalo : Si vous me le permettez, je vous dirai que ce qui est primordial dans les élections, c'est de les boycotter et, si possible, de les empêcher. Pourquoi disons-nous cela ? Qu'en tirera le peuple ? Rien. Il ne va rien gagner avec le changement par les élections. C'est une question très claire dans l'histoire du pays.

Dans le document « Développer la Guerre Populaire pour servir la Révolution Mondiale », nous avons montré, nous avons démontré et personne ne l'a démenti, nous avons démontré que le pourcentage de voix de la « Gauche Unie » est ce qui a empêché la majorité de s'exprimer contre les élections. Je crois que la démonstration est faite ; c'est pourquoi nous avons déclaré –et les faits le démontrent– que la tendance au Pérou est de ne rien attendre des

élections ni d'un nouveau gouvernement ; la tendance est de refuser les élections.

Où est le problème ? Comment le révisionnisme et l'opportunisme continuent à trafiquer avec les élections : voilà le problème, il vient de là. Alors le point-clé, quel serait-il ? Frapper et démasquer tout ce qu'implique un processus électoral, qui ne permet que la rénovation d'autorités de ce vieil ordre pourri ; il ne signifie rien de plus. Ils ne vont pas nous dire que cela permet de maintenir l'espace démocratique ; ce sont de vieilles histoires que personne ne va plus croire, ce sont les histoires que nous ont racontées ceux qui aujourd'hui forment le PUM, lors de l'Assemblée Constituante, en 80.

Ils prétendaient alors qu'il y avait des espaces démocratiques, qu'il y avait une situation pré-révolutionnaire et que, avec la pratique parlementaire en tant que tribune, on passerait à une situation révolutionnaire, pour ensuite nous dire qu'il fallait se centrer sur la défense de l'ordre existant. Je crois que le principal pour le peuple, serait que la majorité exprime son rejet des élections, ne serait-ce qu'en votant blanc, même si ce n'est que cela. C'est important parce que, de cette manière, s'exprimera alors la volonté de la masse de notre peuple, l'immense majorité qui comprend déjà que, par cette voie électoraliste, il n'y a pas de solution.

Je crois qu'ils ont voulu jouer avec les élections en annonçant la campagne électorale pour que le peuple centre son intérêt sur les élections. Mais nous observons que ce plan a échoué, et cela pour deux raisons : la première, ce sont les graves problèmes que le peuple connaît et la manière dont sa combativité augmente chaque jour, grâce à la Guerre Populaire ; et la deuxième, le fait que les propres contradictions ont transformé leurs institutions politiques en passoires : par exemple, la Gauche Unie est un ramassis de contradictions, le dit FREDEMO en est un autre et l'APRA est une pétaudière ; il en est

vraiment ainsi.

Et leur volonté de dévier l'attention du peuple a échoué ; et si les conditions sont celles d'une guerre populaire de grande perspective comme elles le sont réellement, tous les hommes révolutionnaires qui veulent que ce pays se transforme, doivent pousser le peuple à rejeter ce processus. C'est leur problème, pas le nôtre : à eux de voir comment ils changent leurs autorités. C'est ainsi que nous voyons les choses.

Quant à la possibilité d'un coup d'Etat dans le pays, elle est toujours latente. Mais nous pouvons voir qu'eux-mêmes prennent peur lorsque l'armée déclare ne voir aucune force politique capable d'affronter la guerre populaire. Si l'armée le déclare ainsi, cela veut dire que le coup peut avoir lieu à n'importe quel moment, mais il peut se présenter de différentes façons, c'est là une autre question. Il pourrait y avoir quelque chose de semblable à ce qui s'est passé en Uruguay avec Bordaberry, dans ce cas ce serait Garcia Pérez ; il pourrait provoquer lui-même un coup d'Etat, c'est une autre carte que Garcia Pérez a en réserve, parce qu'un coup d'Etat ferait de lui une victime et non pas un échec politique, comme c'est son cas.

Et, comme il est jeune, d'ici peu de temps, il pourrait revenir en martyr et défenseur de la démocratie. C'est donc une carte supplémentaire du jeu de ce prestidigitateur démagogue. Et, si nous réfléchissons davantage, les forces armées devront développer une lutte contre-révolutionnaire toujours plus importante, qui leur donnera plus de pouvoir. Il en est ainsi et nous pensons que la contradiction évolue dans la perspective où nous devons nous affronter : d'un côté, la révolution, le Parti Communiste du Pérou qui dirige la guerre populaire et, de l'autre, la réaction, les forces armées qui dirigent la guerre contre-révolutionnaire au Pérou.

El Diario : Monsieur le Président, accepteriez-vous de dialoguer avec Alan Garcia Pérez ?

Président Gonzalo : Le dialogue, c'est une question très à la mode actuellement. Il fait aussi partie du jeu des superpuissances, particulièrement du social-impérialisme. Nous évaluons la situation de la manière suivante : il arrive un moment où des relations et des pourparlers diplomatiques s'établissent, ils sont une nécessité dans le développement d'une guerre populaire : nous nous rappelons par exemple la réunion du Président Mao avec Tchang Kai-chek.

C'est un phénomène connu, nous l'avons vu aussi dans le cas de Vietnam ; c'est une facette du développement d'une guerre révolutionnaire, plus encore d'une guerre populaire. Mais il faut partir du principe que, dans les réunions diplomatiques, on ne signe que ce qui a été ratifié sur le champ de bataille, parce que personne ne donne ce qu'il n'a pas perdu, évidemment cela se comprend.

Alors, on pourrait se demander : ce moment est-il arrivé au Pérou ? Non, il n'est pas arrivé, alors pourquoi proposer ce dialogue ? Le dialogue ne cherche qu'à freiner, qu'à saper la guerre populaire ; c'est son but et il n'en a pas d'autre. Et j'insiste, le critère est que le moment des contacts et des pourparlers diplomatiques n'est pas arrivé, n'a pas raison d'être.

D'autre part, je crois que c'est une question démagogique, qu'ils agitent depuis l'époque où, à partir d'une proposition acceptée par un élément de la Gauche Unie, Belaunde, alors président, déclarait qu'il n'y avait pas d'interlocuteur valable ; rien que des mots, au fond ce n'était que démagogie bon marché, sans rime ni raison, et cela continue aujourd'hui.

Et qui parlent de dialogue ? Les révisionnistes, les opportunistes et ceux qui fondent des espoirs sur l'APRA, sur cet ordre démocratico-bourgeois, sur cet ordre réactionnaire ; ce sont eux. Mais, en même temps, est-ce que ce ne sont pas les mêmes qui proposent la pacification, qui proposent notre destruction ? Ceux qui proposent une manière de mieux pacifier, c'est-à-dire de nous balayer,

parce que ce sont leurs rêves sombres pour satisfaire leurs appétits ? Ce sont les mêmes ! Quelle coïncidence !

Donc, ce dialogue est une sinistre magouille. On pourrait en plus se demander comment ceux qui ont signé une amnistie avec Garcia Pérez, amnistie d'ailleurs jamais respectée, peuvent parler de dialogue.

Pour cette raison, selon moi, le papotage sur le dialogue -je le répète- n'a en fait qu'un but : chercher à saper la guerre populaire, car il ne correspond pas à la réalité. Lorsque le moment arrivera, la guerre populaire devra nécessairement développer des pourparlers diplomatiques ; mais notre diplomatie visera la conquête du Pouvoir dans tout le pays, pleinement et complètement.

Nous ne voulons pas de Vietnam Nord et de Vietnam Sud, nous ne voulons pas de Pérou du Nord et de Pérou du Sud. Nous voulons un seul Pérou, c'est notre condition : la reddition pleine, totale et absolue. Y sont-ils disposés ? Non, ce qu'il planifient, c'est notre destruction. Aussi le dialogue n'est-il qu'une partie du plan lui-même, malgré tout son caquetage démagogique et philistin.

El Diario : Que pensez-vous de la Gauche Unie et de sa Ligne Politique ? Quel avenir donnez-vous à ce front révisionniste ? Quant à l'A.N.P. , Assemblée Nationale Populaire, quelle est la position du PCP ?

Président Gonzalo : Je veux être très bref à ce sujet. D'abord, il faut se demander quelle est la ligne de la Gauche Unie en ce moment. Nous ne le savons pas. On sait d'après ses documents antérieurs qu'elle se veut « un front de masses à tendance socialiste » ; et elle s'est centrée, comme de bien entendu, sur le crétinisme parlementaire.

Au fond, qu'expriment de telles positions ? Quelque chose de bien simple : le fait de croire qu'ils peuvent prendre le gouvernement et ensuite, comme ils le disent, le pouvoir ; qu'ils comprennent donc qu'on ne prend pas l'un sans

l'autre ! De plus, c'est d'abord la prise du Pouvoir, puis le gouvernement se constitue. Cela vient du fait que le problème essentiel de l'État, c'est le système d'État, c'est-à-dire la dictature qui s'exerce, la classe qui l'exerce ; et ce qui en découle, c'est le système de gouvernement.

Le reste n'est que divagations vulgaires, propres aux révisionnistes pourris ; si nous observons leurs propositions, ils ne sont pas pour la destruction de l'État réactionnaire mais pour un gouvernement qui leur permette de continuer à faire évoluer cet ordre caduque et pourri. C'est ce qu'ils cherchent en proclamant qu'avec ce gouvernement et des réformes, ils pourront aller vers le socialisme. Et c'est, tout simplement, du révisionnisme effréné, déjà condamné par Lénine.

D'un autre côté, il faudra voir leurs thèses politiques et leur congrès. En ce qui concerne leurs thèses politiques , ils vont les publier prochainement. Je pense que dans la Gauche Unie, qui est un front, ne l'oublions pas, ce qu'on observe, c'est la réédition du vieux frontisme électoraliste opportuniste que nous avons vu de nombreuses fois au Pérou.

Ce front est la négation d'un Parti qui dirige ; et, sans un parti du prolétariat qui dirige, il n'y a pas de transformation, il n'y a pas de révolution. Et la révolution ne s'est jamais faite et ne se fera jamais à travers le parlement. Ils sont en train de parer de nouveaux atours, de vieilles questions déjà discutées dans les années 60.

Comment je vois la Gauche Unie ? En résumé, comme un ramassis de contradictions, comme une collusion et une lutte. Qu'est-ce qui les rassemble ? La collusion, leurs appétits, le fait de suivre la voie du crétinisme parlementaire, la répétition de vieux échecs, ou le fait d'être utilisés par la réaction comme une carte, de jouer des rôles sinistres comme Ebert, le pervers et vil assassin de la révolution de 1919, en Allemagne.

C'est, me semble-t-il, ce qui les unit. Qu'est-ce qui les divise ? Leurs disputes, leurs bases,

leurs appétits, et le fait qu'ils aient plusieurs maîtres ; ils dépendent donc de l'analyse que leurs maîtres font de la situation, parce qu'il y a là des révisionnistes qui servent le P.C.U.S., d'autres qui servent Deng, et ils dépendent de ce que disent leurs maîtres ou les intermédiaires de ces maîtres ; et ce, sans compter les liens avec d'autres centres de pouvoir.

Là est la question. Ceux qui veulent réellement faire la révolution doivent réfléchir sur certaines questions. Ils ont l'obligation de penser que, s'ils sont réellement du côté de la révolution, ils doivent rompre avec ce frontisme électoraliste rampant et inutile qui est un obstacle. En assumant leur position de classe, selon la classe qu'ils défendent, ils doivent converger vers un front véritablement révolutionnaire.

Qu'ils le fassent et convergent dans les faits ; il ne suffit pas d'accuser d'être sectaire, il faut prouver qu'on ne l'est pas ; et pour ce faire, il faut premièrement cesser d'être opportuniste, révisionniste ; et, pour d'autres, il faut cesser de vouloir nous emmener sur les voies sans issue du social-christianisme. S'ils veulent la révolution, qu'ils démontrent et donc qu'ils expriment par des faits, l'abandon de la voie erronée qu'ils suivent : celle d'être à la remorque du révisionnisme soviétique et chinois. C'est la première chose qu'ils doivent faire ; par ailleurs, je le répète, qu'ils ne viennent pas avec des positions conduisant à des voies social-chrétiennes. Il faut qu'ils comprennent réellement le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme ; et, tant qu'ils ne le comprendront pas, ils n'avanceront pas.

Qu'ils comprennent ce que veut dire faire une révolution au moyen d'une guerre populaire, qu'ils comprennent et ouvrent les yeux, parce que la vérité est écrasante, et ils ne peuvent nier ce que tout le monde voit, excepté eux. Leurs appétits ne peuvent être aussi importants, qu'ils assument clairement leurs limitations de classe et acceptent que ce soit le prolétariat qui dirige en tant que classe, à travers un Parti

Communiste. Voilà ce qui nous intéresse principalement.

En ce qui concerne l'Assemblée Nationale Populaire. D'un côté, l'A.N.P est une chose intéressante ; on dit que c'est un « germe de pouvoir ». Très bien, « germe de pouvoi », disent-ils ; je me demande s'ils veulent former des soviets ? Sont-ils en train de rééditer l'expérience bolivienne de Juan José Torres ? Un pouvoir peut-il se créer ainsi ? Dresser ce supposé « germe de pouvoir » signifie, purement et simplement, s'opposer au Nouveau Pouvoir que nous sommes en train de construire de façon réelle et concrète.

D'un autre côté, on dit que cette A.N.P est un « front de masses ». Est-ce à dire qu'ils font concurrence à la Gauche Unie ? Il s'agit également d'un « front de masses » ; et, bien qu'ils définissent ce qu'ils sont, est-ce donc un « germe de pouvoir » ou un « front de masses » ? Que sont-ils concrètement, se posent-ils clairement la question de savoir comment se forge le pouvoir ? Et que voit-on ? Simplement que l'A.N.P. est manipulée par le révisionnisme. Des preuves à l'appui : ses arrêts de travail suivant la direction et les dates que fixe le révisionnisme à travers la C.G.T.P. ; ainsi donc, là aussi, c'est le révisionnisme qui est à la tête et les révolutionnaires ne peuvent pas suivre les révisionnistes ; ceux qui veulent réellement la révolution, je le répète, qu'ils le démontrent avec des faits !

Qu'ils comprennent d'abord qu'un processus de guerre populaire, authentiquement révolutionnaire, est en train d'avoir lieu ici, dans ce pays. Alors, tant qu'ils ne le comprendront pas, ils ne pourront pas jouer le rôle que de nombreuses personnes peuvent assumer. Ils ont simplement de bonnes intentions ; mais, contrairement à ce qu'ils croient, ils manquent totalement de clarté.

El Diario : Monsieur le Président, comment voyez-vous la situation de la lutte de classes des masses et les organisations existantes ?

Président Gonzalo : En ce qui concerne la

lutte de classes des masses, je voudrais partir de ceci : notre peuple est héroïque; notre classe, le prolétariat, l'est encore plus ; comme tout peuple et tout prolétariat, ils sont des combattants persévérants, opiniâtres, dans la lutte de classes. Ils n'ont jamais baissé les bras et ils ne les baisseront pas jusqu'à ce que nous parvenions au communisme.

Je crois que la première chose que nous devons faire, c'est reconnaître cette grandeur de notre peuple, de notre prolétariat ; la deuxième, c'est reconnaître, remercier, voir clairement et dire fermement que, sans leur appui, sans leur soutien, nous n'aurions rien fait ! Absolument rien ! Car ce sont les masses qui font l'histoire. Nous y croyons avec ferveur, tout comme nous croyons au mot d'ordre « On a raison de se révolter »; c'est un autre principe-clé des masses.

Comment voyons-nous les masses ? Avec la joie profonde de communistes, je salue cette mobilisation croissante et montante des masses qui est en train de rééditer d'anciennes gloires et d'écrire de nouvelles pages historiques. Les masses sont entrées et persévéreront dans un processus aigu de lutte de classes.

Le pessimisme qui règne à la Gauche Unie, comme le reconnaît M. Moreno lui-même, dirigeant Patrie Rouge, ne pénétrera pas les masses puisque les masses ne sont pas pessimistes ; rappelons-nous ce que nous dit le Président Mao : seuls les révisionnistes et les opportunistes sont pessimistes ; nous, le prolétariat et les communistes, sommes toujours optimistes, car l'avenir nous appartient. C'est établi historiquement pendant que politiquement nous poursuivons notre chemin.

Les masses ne tomberont pas dans le pessimisme, elles n'y sont d'ailleurs jamais tombées. C'est absurde, c'est les avilir. Les masses luttent mais, pour lutter, elles ont besoin d'une direction, d'un Parti car il n'y a pas de mouvement de masses qui puisse évoluer, se maintenir, et encore moins se développer, sans un parti qui les dirige.

Nous voyons avec une joie révolutionnaire comment les masses sont en train de combattre; et comment, ainsi que leurs propres actions le démontrent, elles apprennent de celles déjà incorporées à la guerre populaire ; comment elles commencent à appliquer ce grand mot d'ordre : Combattre et Résister ! Il n'est plus temps de seulement recevoir, il faut être correct, il faut aussi rendre et rendre le double afin d'être doublement correct.

Je crois que les masses sont en train de le faire en nous donnant réellement des exemples qui laissent entrevoir la perspective brillante qu'elles-mêmes verront; car ce sont elles qui font la révolution, le Parti ne fait que les diriger. Je crois que c'est un principe que nous connaissons tous, mais il n'est pas inutile de le rappeler.

En ce qui concerne les organisations, il nous semble que nous devons, aujourd'hui plus que jamais, étudier sérieusement ce que Lénine enseigna dans son œuvre « La faillite de la IIème Internationale », chapitre VIII ; il nous dit que l'État des exploités, l'État bourgeois, l'État réactionnaire, permet l'existence d'organisations, pour se maintenir, vendent la révolution pour un plat de lentilles. Je crois que cette affirmation leur va comme un gant. Mais il nous dit, en plus, que la révolution n'a rien à attendre de ces organisations ; la révolution doit créer ses propres organisations pour développer les temps de guerre, de révolution, comme ceux que nous sommes en train de vivre et vivrons davantage dans l'immédiat et dans l'avenir la révolution triomphera.

En conséquence Lénine nous disait : il faut créer de nouvelles organisations pour servir la révolution, même si nous devons passer par la tête des vendeurs d'ouvriers et des traîtres à la révolution. Je crois que ce sont les paroles de Lénine ; elles méritent notre grand respect à tous et elles doivent nous faire réfléchir sérieusement et profondément ; autrement, nous ne servirons pas la classe, le peuple. Il faut signaler le besoin que nous avons de contribuer

à ce que tous assument davantage la conscience de classe.

Qu'elles vivent selon ce qu'elles sont, classe ouvrière ou peuple, avec des intérêts opposés, antagoniques à ceux des exploiters. Qu'elles réalisent clairement le pouvoir qu'elles ont quand elles arrêtent la production avec une grève ; qu'elles comprennent, réalisent et conduisent une grève comme une École de guerre, comme une École de communisme et qu'elles continuent à développer leurs grèves comme la forme principale de lutte dans le domaine économique, ce qu'elle est de fait.

Mais dans les circonstances actuelles, il faut qu'elles soient indissolublement liées à la conquête du Pouvoir. Ainsi donc, unissons la lutte pour les revendications avec le combat, avec la guerre populaire pour la conquête du Pouvoir, car c'est la défense de leurs intérêts de classe, c'est la défense des intérêts du prolétariat, du peuple ; c'est ce dont nous avons besoin et nous croyons que nos masses avancent toujours plus.

Nous avons défini dans notre Parti, il y a quelque temps, ce que nous appelons la loi des masses, la loi de l'incorporation des masses, dans la guerre, dans la révolution, telle que nous la développons et comment elle fait corps avec la réalité ; les masses s'incorporent par vagues et par bonds toujours plus grands ; c'est la direction que nous suivons et qui nous permettra de concentrer le 90% du peuple péruvien. Pourquoi faire ? Pour que les masses fassent triompher la révolution et culminer l'œuvre qu'elles ont entreprise, il y a 8 ans et qu'elles mènent en avant avec leur propre sang, parce que c'est d'elles, c'est de leur sein qu'est née la révolution ; ce sont elles, les masses, qui font l'histoire, j'insiste, le Parti ne fait que diriger ; voilà je crois ce qu'il en est.

El Diario : Monsieur le Président, dans quels secteurs politiques et sociaux le PCP cherche-t-il ses alliés ? Avez-vous une quelconque affinité avec quelque groupe politique du pays ? L'opportunisme vous accuse de sectarisme. Comment définissez-

vous votre politique de front ? Quel est le poids du Parti à la campagne, sur le mouvement ouvrier, sur le peuple en général ?

Président Gonzalo : Si vous me permettez de partir en premier lieu de la façon dont nous voyons le front, nous avons déjà dit comment nous le menons en avant ; mais ce dont nous avons besoin, c'est de préciser ici comment nous concevons le front uni dont parlait le Président Mao.

Disons au passage, que c'est lui qui a établi les lois du front, les six lois du front ; avant lui, il n'y avait pas de telles lois. En accord avec ces critères du marxisme-léninisme-maoïsme, notre problème est celui d'un front de classes, avec le prolétariat comme classe dirigeante, la paysannerie comme force principale, la petite bourgeoisie comme alliée à laquelle nous devons prêter attention, en particulier les intellectuels, car ils sont nécessaires à la révolution, comme l'enseigne également le Président Mao.

Même la bourgeoisie nationale peut participer et participe à ce front dans des circonstances et des conditions déterminées. Voilà ce que nous entendons par front uni ; ce front a une base : l'alliance ouvrière-paysanne, celle qui se forge à la campagne, celle que nous sommes en train de forger, depuis déjà 8 ans aujourd'hui, les armes à la main.

Pourquoi l'alliance ouvrière-paysanne est-elle nécessaire ? Parce qu'il n'y a pas d'hégémonie du prolétariat sans elle, tout cela exige un Parti Communiste qui dirige ce front : telle est notre position.

Nous sommes absolument opposés à la théorie révisionniste, qu'ils appliquent en Amérique Centrale et qu'ils veulent diffuser dans d'autres endroits, affirmant que « tous sont révolutionnaires », que « tous sont marxistes », « qu'il n'y a pas besoin de Parti Communiste qui dirige » et « qu'il suffit de s'unir tous et de se baser sur un front pour conduire une révolution » ; c'est la négation du marxisme, la négation de Marx, la négation de Lénine, la négation du Président Mao ; il n'y a

pas de marxiste qui ait mis de côté la direction du Parti; autrement, comment se concrétise l'hégémonie du prolétariat?

Seulement au moyen du Parti Communiste en tant que tel, c'est-à-dire, un parti marxiste-léniniste-maoïste qui serve de façon conséquente et ferme les intérêts de la classe et défende ceux du peuple. C'est ainsi que nous le voyons et c'est ce que nous sommes en train de matérialiser et de développer. Pour nous, le problème de front a un rapport avec la thèse connue, qui dit que, le Parti étant toujours une sélection des meilleurs, étant la direction nécessaire, pas pour faire la révolution puisque ce sont les masses qui la font, apparaît alors la nécessité du front pour rassembler les 90% de la population, l'immense majorité. C'est cela que nous cherchons, et c'est ce que nous sommes en train de réaliser.

A propos d'organisations, nous avons eu en diverses occasions, des relations avec des organisations et alors nous les avons traitées comme il se doit, d'égal à égal, et nous avons échangé des expériences. Dans certains cas, elles ont demandé que le Parti les aide politiquement, ce que nous avons fait. Plusieurs cas se sont présentés, mais il vaut mieux ne pas donner de noms pour l'instant.

A propos de si nous sommes sectaires ou non, excusez-nous de vous lire ce que dit le document « Développer la guerre populaire pour servir la révolution mondiale. » Ce sont les paroles de notre fondateur et nous les utilisons précisément parce que ceux qui se disent mariáteguistes doivent l'être véritablement. Mais on ne peut pas être continuateur de Mariátegui sans être marxiste-léniniste-maoïste.

Mariátegui disait : « Nous vivons une période de grande lutte idéologique. Les hommes qui représentent une force de rénovation ne peuvent, ni conjonctuellement, ni fortuitement, se concerter et ou se confondre avec ceux qui représentent une force conservatrice ou de régression. Un abîme historique les sépare. Ils parlent un langage différent et n'ont pas la

même intuition de l'histoire. »

« Je pense qu'il faut réunir les semblables et non les contraires. Il faut assembler ceux que l'histoire veut assembler. Il faut que se solidarisent ceux que l'histoire veut solidaires. Ceci me semble la seule entente possible. La seule intelligence pourvue d'un sens historique précis et tangible. »

« Je suis révolutionnaire, mais je crois que les hommes de pensée claire et de position définie peuvent s'entendre et s'apprécier facilement, même s'ils se combattent. Le secteur politique avec lequel je ne m'entendrai jamais, est l'autre secteur, celui du réformisme médiocre, du socialisme domestique, de la démocratie pharisaïque. »

C'est à cela que nous nous référons. Nous ne sommes pas sectaires, aucune de nos actions ne le démontre, mais ce que personne ne peut exiger de nous c'est que nous allions au marais. Lénine nous enseigna: si certains décident et veulent aller au marais, ils ont le droit d'y aller, mais ils n'ont pas le droit de nous y entraîner avec eux.

Lénine nous disait que nous devons suivre notre chemin en pente raide jusqu'au sommet, et dans d'autres textes, que nous devons affronter la mitraille de l'ennemi, mais nous continuerons d'avancer. Alors nous ne sommes pas sectaires, ni dogmatiques, nous sommes simplement des communistes et nous sommes attachés à ces sages paroles de Mariátegui. Nous demandons par contre à ceux qui se vantent de le suivre, de le suivre vraiment et de le prouver.

En ce qui concerne le poids du Parti à la campagne, ce que nous pouvons dire concrètement, c'est que la majorité de notre force militante est paysanne, l'immense majorité; et notre limitation est le nombre insuffisant d'ouvriers. Nous avons là une limitation sérieuse mais nous faisons et nous ferons plus d'efforts pour la surmonter parce que nous avons besoin de communistes prolétaires, d'ouvriers. En effet, ils nous transmettent cette résistance, cette fermeté

d'acier qui les caractérisent en tant que classe.

Nous savons, du reste, que dans le peuple en général, notre force et notre retentissement augmentent ; nous pouvons dire que l'Armée Populaire de Guérilla est formée des masses, des paysans, des ouvriers, des intellectuels, des petits-bourgeois, cela représente des milliers d'hommes. Nous avons des centaines de Comités Populaires organisés en Bases d'Appui et nous exerçons un Pouvoir sur des dizaines de milliers de personnes.

Voilà notre réalité, l'influence du Parti est grandissante et notre retentissement sur les masses est chaque fois plus grand ; nous appliquons ce principe comme nous le dit le marxisme, d'éduquer le prolétariat, le peuple, les masses, avec des actions frappantes pour ancrer en eux les idées. Nous croyons que nous sommes en train de faire un grand bond dans notre croissance au sein des masses, voilà ce que nous pouvons dire. Nous souhaitons, et c'est notre tâche et une partie de notre plan, faire un grand bond dans le travail de masses.

Les masses, dans le pays, ont besoin de la direction du parti Communiste. Nous espérons, avec un peu plus de théorie et de pratique révolutionnaire, avec plus d'actions armées, plus de guerre populaire et plus de Pouvoir, atteindre le cœur-même de la classe et du peuple et le rallier réellement à nous. Pourquoi ? Pour le servir, c'est ce que nous voulons.

El Diario : Monsieur le Président, d'autres organisations ou ne se définissent pas, ou parlent vaguement de révolution socialiste pour le Pérou. Quelles sont les raisons qui permettent au P.C.P de définir les étapes de la révolution péruvienne ? Comment le P.C.P mènera la révolution socialiste et les Révolutions Culturelles Prolétariennes au triomphe et les forces contre-révolutionnaires à la déroute ? Les Révolutions Culturelles seront-elles similaires à celles que développa le Président Mao en Chine ?

Président Gonzalo : Un problème capital est de définir le caractère de la révolution.

Pour nous, selon ce que le propre Congrès du Parti a établi, la révolution est démocratique. C'est en assumant le maoïsme que nous sommes parvenus à développer une compréhension un peu plus large de la situation de notre pays. Nous considérons que la société péruvienne est une société semi-féodale et semi-coloniale sur laquelle se développe un capitalisme bureaucratique et, en conséquence la révolution est démocratique.

Nous considérons que cette révolution démocratique doit affronter trois montagnes : l'impérialisme principalement yankee, le capitalisme bureaucratique et la semi-féodalité. Cette révolution démocratique exige d'engager une guerre populaire c'est pour cela que nous sommes résolus dans cette guerre populaire qui nous permettra de détruire ces trois montagnes et de conquérir le Pouvoir dans tout le pays, dans une perspective à notre avis pas si lointaine.

Mais finalement, ceci dépend de l'importance de l'effort que nous, tous les combattants, engagerons dans la guerre populaire, mais aussi de l'adhésion chaque fois plus grande que lui apporteront les masses. Nous considérons que cette révolution démocratique doit être suivie sans intermède d'une révolution socialiste.

A ce sujet nous voudrions préciser ceci, assumant ce que le Président Mao nous enseigne avec une grande clairvoyance de ce qui pouvait surgir: il nous dit que la révolution démocratique se termine le jour même de la prise du Pouvoir dans tout le pays et de la fondation de la République Populaire. Ce même jour, à cette même heure, commence la révolution socialiste, dans laquelle nous devons développer une dictature du prolétariat et ainsi, mener en avant les transformations de base pour le développement du socialisme.

Nous considérons qu'il existe un troisième type de révolution. En étudiant le Président Mao Zedong, et les accords du P.C.C., nous sommes en train de comprendre chaque fois plus, l'importance de la grande révolution

culturelle prolétarienne, comme continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat, et son caractère indispensable. Sans elle la révolution ne peut pas poursuivre sa marche vers le communisme.

Nous considérons qu'il y aura des révolution culturelles successives, mais nous pensons que cette révolution culturelle devra être spécifiée. Même si nous devons assumer la thèse du Président et la grandiose expérience du P.C.C., nous devons l'appliquer à notre propre réalité; là encore, nous sommes anti-dogmatiques, nous ne pouvons être mécanistes, nous serions contre le maoïsme. En tant que Parti Communiste, nous pensons que notre but est unique : le communisme, mais là, et excusez-moi si je répète, nous devons y parvenir tous sur la Terre, au risque que personne n'y arrive.

Nous sommes absolument opposés aux thèses révisionnistes de Khrouchtchev qui nous parlait de communisme en U.R.S.S pour l'année 1980. Le Président Mao Zedong réaffirma une fois de plus, que nous entrerions tous au communisme ou sinon personne n'y entrerait.

C'est pour cela que notre révolution est étroitement liée à la révolution mondiale. C'est notre but final et définitif, le reste n'est qu'étapes, pas, moments. Nous pensons que la perspective pour parvenir au communisme est lointaine. La projection du président Mao Zedong nous semble exacte.

El Diario : On dit que le P.C.P., avec la conquête du Pouvoir dans tout le pays, confisquera tout type de propriété. Est-ce vrai ? Comment agira-t-il face à la dette extérieure ?

Président Gonzalo : Nous voyons déjà que le Programme du Parti éclaire ces questions. Une révolution démocratique comme celle que nous sommes en train de mener en avant, vise les trois montagnes déjà mentionnées.

Cela veut dire que nous voulons rompre la domination de l'impérialisme principalement yankee, mais en même temps nous faisons tout pour ne jamais permettre au social-impérialisme,

ni à aucune puissance impérialiste, d'exercer sa domination sur nous.

Nous sommes pour la destruction de la semi-féodalité, en appliquant le grand mot d'ordre qui continue d'être d'actualité – cela veut la peine d'insister car tellement de choses se disent là-dessus- « la terre à celui qui la travaille »; le Président Mao réaffirme ce mot d'ordre, qui pour nous, entraîne la destruction de la propriété semi-féodale et la distribution de la terre à la paysannerie sous forme de propriété, distribution principalement à la paysannerie pauvre ; et nous, nous sommes pour la confiscation du capitalisme bureaucratique, et il faut le répéter encore, c'est très important, parce que cela donne au Nouveau pouvoir la base économique pour diriger l'économie et nous mettre en marche vers le socialisme.

Nous sommes contre ces trois montagnes. En ce qui concerne la bourgeoisie nationale ou moyenne, la question est de respecter ses droits: nous nous en tenons à cela, nous ne pouvons aller plus loin ; ce serait changer le caractère de la révolution. L'idée de « confisquer toute propriété » n'est rien de plus que fables et mensonges toujours proférés contre les communistes.

Comme Marx nous l'enseigna magistralement, la réaction et les ennemis de la révolution ont toujours élaboré des idées fausses et des mensonges pour s'opposer au communisme. Se ce grand fondateur du marxisme dans le monde, souffrit toutes ces infamies, tous ces mensonges et tergiversations de ses sages propos, nous croyons que ce qui se dit contre notre parti, n'est que la continuation de vieille école réactionnaire et des ennemis de la révolution.

El Diario : Comment agira le Parti face à la dette extérieure ?

Président Gonzalo : La dette étant propriété impérialiste, elle sera confisquée. Je crois que nous pouvons ajouter que c'est la seule manière de balayer réellement ce poids immense qui écrase tant de pays et appauvrit des nations

et des peuples. C'est seulement avec la révolution, il n'y a pas d'autre forme. Tout le reste, les moyens, les critères proposés ne sont que les désirs de tirer les marrons du feu à l'impérialisme et nous pensons de plus que cela correspond à l'expérience historique.

El Diario : Et le Parti Communiste, comment est-il en train de résoudre le problème de la terre ? Quels plans appliquent l'APRA et le PUM ?

Président Gonzalo : La question de la terre est fondamentale parce que réellement, c'est ce problème qui se résout avec la révolution démocratique, mis à part d'autres problèmes déjà connus. Nous appliquons la destruction des rapports semi-féodaux d'exploitation et la distribution de la terre aux paysans pauvres, principalement, puis aux paysans moyens, et s'il y a lieu aussi aux paysans riches, mais de la même façon, si c'est nécessaire, nous pouvons leur retirer pour faire face à un manque de terres.

Même pour le cas des grands propriétaires fonciers, comme l'enseigne le Président, s'ils veulent travailler, qu'ils gagnent leur pain, comme on dit, à la sueur de leur front, qu'ils apprennent ce que signifie travailler la terre et ne pas vivre simplement de la rente. Nous suivons cette politique.

La politique du Parti s'est développée dans ce domaine; une des réalisations importantes que nous ayons effectuées, a été d'impulser un mouvement d'invasion des terres de grande envergure, dans le département de La Libertad, où furent répartis plus de 300.000 ha., mobilisant 160.000 paysans ; en voyant l'ensemble des mobilisations que nous avons connues, c'est là où nous sommes parvenus à mobiliser la masse la plus nombreuse; ce mouvement fut impulsé pour saper les plans de l'APRA ; nous l'avons appliqué aussi à Puno et c'est nous qui avons commencé les invasions de terres même à Puno, alors que le PUM discutait avec l'APRA le fait et la façon de le faire; c'est la réalité, pure et simple ; puis le gouvernement

s'est vu obligé d'adopter des dispositions pour Puno en particulier, dispositions qu'il n'a d'ailleurs pas appliquées. Dans ce cas comme dans d'autres de la Sierra, l'APRA visait le redécoupage que proposait Morales Bermudez lors de sa présidence et la dispute avec le PUM tourna autour de comment le réaliser, si seul le gouvernement le réalisait ou si les organisations participaient.

Qu'ont cherché le gouvernement et le PUM? Ils ont cherché à faire baisser la pression des eaux. Nous voyons une fois de plus la répétition de leur pratique de 1974, à l'époque de « l'Avant-Garde Révolutionnaire » avec les « prises de terre » d'Apurimac où des milliers de paysans furent mobilisés. Dans quel but ? Rester et négocier dans le cadre de la loi 17716, loi corporatiste du fascisme de Velasco, les actes de Toxama et Huancahuacho en sont la preuve.

Quelqu'un doit en répondre, il serait bon de leur rafraîchir la mémoire; servirent-ils ou non le régime ? Ils lui ont servi parce qu'ils s'appuyaient à ce moment là sur le critère que la loi 17716 était bonne, que son erreur était de n'être pas socialiste. C'est politiquement stupide, parce que la question de la terre est une revendication démocratique élémentaire, sinon il faudrait corriger le marxisme. C'est cela qu'ils ont réédité aujourd'hui, en collusion avec l'APRA. Il y a des choses qui se disent beaucoup, mais il serait bon, vu ce qu'ils sont, qu'ils se frappent la poitrine et fassent un acte de contrition, qu'ils regardent s'ils n'ont pas collaboré, y compris pratiqué la délation pour que nos forces soient frappés, qu'ils méditent tout cela !

Les faits l'ont prouvé, nous savons depuis les années 60, et grâce à une nouvelle étude que nous avons faite dans les années 70, que la simple obtention de la terre, non liée à une guerre populaire, à une lutte pour la conquête du Pouvoir, engendre simplement un accouplement au système ; elle devient un soutien de ce dernier, suit le même processus végétatif, semi-féodal, preuves à l'appui,

Pomacocha et Ccaccamarca, dans le département d'Ayacucho ; ce sont des questions aux quelles nous devons réfléchir ; les expériences d'Apurímac en 1974, les « prises de terre » de l'Avant-Garde Révolutionnaire, à quoi servirent-elles ?

Elles servirent à la mise en place d'un système corporatiste, en développant les formes associatives. N'était-ce pas ce que voulait Velasco ? En conséquence, il s'agit bien de s'accoupler au système, de faire évoluer la féodalité, quand la question est de la raser, de la détruire. C'est, jusqu'à ce jour, ce que ne comprend pas le PUM, ce qu'il ne comprendra pas ; il faudrait qu'il ait une autre idéologie, l'idéologie marxiste, pour comprendre comment conquérir et défendre la terre, les armes à la main. Voilà ce qu'il en est.

En outre, l'APRA suit d'autres plan ; en particulier, il faut prêter une grande attention à leurs plans concernant les terres en friche de la Côte, avec les derniers décrets et les « plans de développement » proposés à tous ceux qui sont capables d'investir, en vue de créer des produits d'exportation.

Ceci conduit à une répartition falsifiée, à une bagarre pour les terres dans les départements de Lambayeque, de la Libertad, d'Ica et sur la Côte péruvienne en général. Avec leurs dernières dispositions, ils peuvent donner jusqu'à 450 hectares ; est-ce que ce seront les pauvres qui acquerront ces terres ? Avec quel argent pourraient-ils creuser des puits tubulaires, pour extraire l'eau, par exemple ? Impossible : ce sont de succulents plans dont le résultat était déjà clair, c'est la répartition falsifiée des terres.

Que sont-ils donc en train de faire à la Libertad ? Au bénéfice de qui ? De l'APRA, de ses dirigeants et de ses associés, parmi les quels, monsieur le ministre Remigio Morales Bermudez, partenaire de grandes entreprises monopolistes, joue un rôle de choix et économique. Cela ne bénéficie pas à la paysannerie et à la Côte aussi, la paysannerie a besoin de terres et les terres doivent leur

appartenir. Nous avons vu dernièrement, dans le département de La Libertad, le scandale provoqué par la demande de concession de terres à cause d'irrigations futures.

D'autres problèmes. La répartition de terres dans la forêt amazonienne : 30 mille hectares. Qui pourra les gérer ? Dionisio Romero ou quelqu'un de semblable. Il ne pourra pas le contrôler, il les donnera encore moins à un paysan pauvre, mais la terre est à celui qui la travaille, principalement la paysannerie pauvre. D'un autre côté, l'APRA a nettement échoué dans ses plans contre-révolutionnaires pour le dit trapèze andin.

Et nous lui disons ouvertement, comme d'autres le lui ont déjà signalé, que nous avons montré que la Sierra existait au Pérou. C'est à partir de cela que García Perez a redécouvert son trapèze andin pour faire sa propre vitrine mais ses sinistres plans ont échoué ; ils sont détruits et paralysés. Sinon, que dire du plan de Cachi à Ayacucho inauguré par celui qui se fait passer pour le président, allant en hélicoptère et à grand renfort de propagande, pour expliquer depuis les montagnes ce qu'il ne sait ni ne comprend ? Qu'en est-il du plan de Rasuwilca ? Nous l'avons détruit pour contre-subversion et parce que nous ne pouvons pas permettre que les terres ne soient pas données aux paysans qui en ont besoin, principalement les paysans pauvres.

Mais je crois que d'autres questions mériteraient d'être abordées : les rondes, les rondes paysannes ; qu'ont-ils fait de ces créations que les masses mirent sur pied pour se défendre ? Des organismes qui aujourd'hui sont sous le contrôle de l'État, des forces armées et des forces de police, voilà ce qu'il en est clairement et concrètement.

Ce sont eux, ceux de la gauche Unie, qui avec orgueil approuvèrent la fameuse loi et aujourd'hui trépignent contre le règlement de cette même loi. Mais le règlement n'est que le résultat de la loi. Si tu as approuvé la loi, supportes-en le règlement. Au fond, ce qu'ils ont

fait, c'est simplement travailler pour ce que l'armée de terre, les forces armées exigeaient, une loi qui ratifie les groupements de masses contre-révolutionnaires ou les « comités de défense » qu'ils avaient montés.

Ils disaient qu'il n'y avait pas de loi derrière laquelle ils puissent s'abriter. C'est donc bien cette loi celle qui s'appelle loi de rondes paysannes. Les forces de police les utilisent-elles ou non ? L'armée les utilise-t-elle ou non ? Le caciquisme les utilise-t-il ou non ? Voilà la réalité ; de tout cela, ils devraient répondre, ils devraient nous rendre compte ; sans entrer dans les détails de leurs statuts, sont-ils réellement marxistes ?

Sont-ils élaborés du point de vue de la classe, du peuple ? Ne renferment-ils pas un incaïsme usé ? N'expriment-ils pas une position de personnalisme chrétien ? Ne travaillent-ils pas en liaison avec l'Église ? Alors, pourquoi publient-ils leurs documents ? Quand je parle de l'Église, je me réfère à la hiérarchie ecclésiastique. Ce serait bien, quand ils auront du temps, du temps libre, qu'ils lisent ces règlements, ils sont extrêmement significatifs.

Nous dénonçons aussi, le plan de l'APRA, dans le Haut Huallaga, qui sous prétexte de combattre le narco-trafic, autorise l'utilisation des insecticides meurtriers « spike » dont les monopoles yankees eux-mêmes disent qu'ils sont comme de petites bombes atomiques.

El Diario : Monsieur le Président, quelles seront les caractéristiques principales de la République Populaire de Démocratie Nouvelle que vous et votre Parti Proposez ?

Président Gonzalo : Les caractéristiques sont essentiellement celles d'une dictature conjointe; j'insiste sur ce point, parce qu'au Pérou, il faut penser sérieusement à la question de l'État et l'analyser à partir du marxisme-léninisme-maoïsme ; sur le problème de l'État, la première question qui se pose à nous, c'est la question du système d'État, c'est-à-dire la dictature de classe qui s'exerce ; dans notre cas, c'est une dictature conjointe. Actuellement, elle

s'exerce seulement à trois : le prolétariat, la paysannerie et les progressistes (la petite bourgeoisie) ; la bourgeoisie nationale n'y participe pas, mais nous respectons ses droits, oui. Le système de gouvernement qui découle de cela est un système basé sur des Assemblées Populaires.

Comment le concrétisons-nous ?

Par des Comités et le regroupement de ces Comités Populaires forme les Bases d'Appui ; l'ensemble des bases d'appui forme la République Populaire de Démocratie Nouvelle, voici ce que nous sommes en train de mettre en place et ce que nous développerons, jusqu'au terme de la révolution démocratique.

Je voudrais insister sur le fait que le Parti a décidé de « Semer le Pouvoir » pour que le peuple commence à l'exercer, qu'il apprenne à conduire l'État, car une fois qu'il apprendra à conduire l'État, il apprendra que cet État ne peut être maintenu que par le pouvoir des armes. On le défend de la même manière qu'on le conquiert. « Semer le Pouvoir » nous amène à semer dans les esprits la nécessité du Nouveau Pouvoir, et qu'ils le voient dans les faits, C'est précisément ce que nous sommes en train de faire.

Au niveau de la République Populaire de Démocratie Nouvelle s'accomplissent des fonctions générales de direction, de construction et de planification; il me semble qu'on a suffisamment parlé de ce point, puisque d'autres précisions sont déjà expliqués dans les documents.

5. Politique internationale

El Diario : Monsieur le Président, parlons maintenant, de politique internationale. Votre but étant le communisme, comment voyez-vous les conditions de la révolution mondiale et quels problèmes doivent résoudre les communistes ?

Président Gonzalo : Nous partons du fait que la révolution est la tendance principale et qu'elle continue à se développer comme l'affirma le Président Mao. Nous considérons qu'après la

Seconde Guerre Mondiale, il n'y a pas eu de stabilité, pas même une stabilité relative. Le monde entier a été secoué par de grandes tempêtes révolutionnaires, par vagues bien sûr, parce qu'il ne pouvait pas en être autrement.

Nous considérons qu'il existe trois contradictions fondamentales, dans cette situation en perspective où nous évoluons ! La première et la principale contradiction est celle entre nations opprimées, d'un côté, et superpuissances et puissances impérialistes, de l'autre – même si c'était une redondance, nous préférons les énumérer ainsi pour que ce soit clair – ; une telle contradiction trouve sa solution dans la révolution démocratique, avec la guerre populaire.

Une deuxième contradiction fondamentale, c'est prolétariat-bourgeoisie ; celle-ci se règle avec des révolutions socialistes et des révolutions culturelles prolétariennes, également au moyen de la guerre populaire, et j'insiste, tout en considérant le type de révolution et les conditions spécifiques de chaque pays.

Une troisième contradiction, c'est celle entre les impérialistes, entre les superpuissances, entre les superpuissances et les puissances impérialistes, et entre les puissances impérialistes elles-mêmes ; ces contradictions, entre eux, se règlent par des agressions, des guerres impérialistes et visent à définir l'hégémonie de la domination du monde dans une Troisième Guerre Mondiale.

Pourquoi les plaçons-nous dans cet ordre ? Parce que c'est ainsi que nous considérons leur ordre d'importance ; nous insistons sur le fait que la contradiction nations opprimées, d'un côté, et superpuissances impérialistes et puissances impérialistes, de l'autre, est la contradiction principale et qu'elle est de grande importance pour la révolution mondiale ; à notre avis, cela a un rapport avec le poids des masses dans l'histoire ; il est évident que l'immense majorité des masses qui peuplent la Terre, vivent dans les nations opprimées ; de même, il est évident que les populations des

nations opprimées s'accroissent quatre fois plus rapidement que celles vivant dans les pays impérialistes.

Si nous appliquons le principe qui dit que ce sont les masses qui font l'histoire, si nous tenons compte du fait que la Seconde Guerre Mondiale a mis les masses debout politiquement (comme le reconnaissent, même les conseillers réactionnaires des États-Unis), nous pensons qu'une guerre mondiale engendrée par la contradiction entre les impérialistes serait une nouvelle guerre inter-impérialiste pour l'hégémonie mondiale et le partage de la Terre, donc le partage du butin ; le butin, ce sont les nations opprimées, et donc ils seraient obligés d'occuper notre territoire pour nous dominer ; et ainsi, à nouveau, la contradiction principale redevient la contradiction entre les masses opprimées, d'un côté, et les superpuissances et puissances impérialistes de l'autre.

Nous y croyons fermement. Ce n'est pas, comme le disent certains, par chauvinisme d'appartenir aux pays ou aux nations opprimées ; non, ce n'est pas cela ; c'est la tendance que montre l'histoire ; c'est le poids de la masse dans l'histoire et, de plus, les faits le démontrent peu à peu que c'est avec la lutte qui se livre dans les nations opprimées que l'impérialisme s'enfoncé et se ruine de plus en plus ; ce sont des faits irréfutables.

Par conséquent nous considérons que cette contradiction principale est d'une grande importance ; elle est décisive pour balayer l'impérialisme et la réaction de la face de la Terre à condition que la révolution mondiale soit commandée et guidée par le marxisme-léninisme-maoïsme, que se développent des partis communistes basés sur cette idéologie et que soit assumée la guerre populaire, et j'insiste encore une fois, suivant le type de révolution et les conditions spécifiques.

Pour cette raison, nous croyons que c'est d'une grande importance, cette contradiction principale telle que nous la posons. Il y en a qui ne le croient pas et pensent que, au fond, nous

ne croyons pas à la révolution dans les pays impérialistes ; nous croyons que ces révolutions sont une nécessité historique et que le développement de la contradiction principale leur offre de meilleures conditions ; et que, même, une guerre mondiale créera de meilleures conditions pour que se fasse la révolution ; et qu'elle se fera parce que c'est une nécessité.

En fin de compte, les deux grandes forces, les deux grandes révolutions, la révolution démocratique et la révolution socialiste, doivent confluer pour que triomphe la révolution dans le monde ; sinon , on ne pourra pas balayer l'impérialisme et la réaction de l'ensemble du monde. Voilà ce que nous pensons.

Pou nous, quelle est la question clé ? C'est celle du marxisme-léninisme-maoïsme, parce que le problème est d'avoir une ligne idéologique et politique, juste et correcte. Il ne peut ne pas y avoir une ligne politique juste et correcte s'il n'y a pas une idéologie juste et correcte ; c'est pour cela que nous croyons que la clé de tout est l'idéologie : le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme.

En deuxième lieu : développer des partis communistes ; pourquoi ? Parce que les masses sont assoiffées de révolution, elles sont prêtes pour l'action et elles clament révolution ; donc, le problème ne réside pas dans les masses ; le prolétariat clame révolution ; les nations opprimées, les peuples du monde, crient révolution ; alors nous avons besoin de développer des partis communistes ; le reste —et j'insiste— ce sont les masses qui le font ; ce sont elles qui font l'histoire et qui balayeront l'impérialisme et la réaction mondiale, avec la guerre populaire.

El Diario : Quel rôle joue l'impérialisme nord-américain dans le monde ? Quelle est votre opinion sur la " guerre des étoiles " ? Que pensez-vous des plans, dits de désarmement, entre USA-URSS et d'autres pays européens ?

Président Gonzalo : En synthèse, l'impérialisme nord-américain, après la Seconde Guerre Mondiale, surgit comme gendarme de la

réaction dans le monde ; mais ensuite, il engagea la lutte pour l'hégémonie mondiale avec le social-impérialisme. Ainsi, tous les deux élaborent de grands plans en vue d'établir leur hégémonie. C'est à cela qu'est lié le problème de la « guerre des étoiles », ou en d'autres termes de « l'initiative de défense stratégique », son nom officiel.

Le gouvernement nord-américain, plus particulièrement avec Reagan, a commencé à élaborer de grands plans stratégiques, embrassant les décennies du siècle à venir ; c'est-à-dire qu'ils pensent déjà à leur survie, à la façon de maintenir leur hégémonie et de mettre en déroute le social-impérialisme ; dans ce cadre, la « guerre des étoiles » n'est rien de plus qu'un plan qui cherche à tendre un bouclier empêchant des fusées porteuses de charges atomiques d'atteindre leurs villes, tout en leur permettant de se protéger s'ils déclenchent une attaque atomique contre le social-impérialisme.

Mais tout cela n'est que plans et désirs, parce que face à un plan, il y a un autre plan ; il y a peu de temps, les soviétiques répondirent qu'il y avait différentes façons de contrecarrer le prétendu bouclier et que, de cette façon, il n'y aurait pas, par conséquent, de soi-disant invulnérabilité des États-Unis.

Pour ce qui est des plans de désarmement entre les superpuissances, les États-Unis et l'Union Soviétique, nous devons partir de ce que le marxisme, ainsi que notre propre fondateur, nous enseigne : plus ils parlent de paix, plus ils se préparent pour la guerre. Beaucoup de verbiage, beaucoup de démagogie trompeuse autour des plans de désarmement signés pour le retrait des fusées en Europe, des fusées à moyenne portée ; parce que ce qu'on désarme, ce sont les fusées, c'est-à-dire le véhicule, mais on conserve la charge pour l'utiliser à sa convenance. Voilà l'essence de la farce.

Les puissances européennes, évidemment, se situent dans le cadre des deux superpuissances et elles aimeraient empêcher que la guerre se livre en Europe, s'il devait y avoir une guerre

mondiale. C'est cela qu'elles voudraient, parce que au fond, leurs désirs sont les mêmes que ceux du Japon : elles voudraient que les deux tigres luttent, pour qu'ensuite l'une d'elles surgisse en tant que grande puissance, comme le maître suprême.

C'est de cela que rêvent le Japon, l'Allemagne Fédérale, etc. : ce sont leurs rêves. Mais une guerre mondiale se livrerait aussi en Europe, et les deux superpuissances connaissent bien ces désirs ; c'est ainsi que le problème entraîne des contradictions entre les puissances et les superpuissances, contradictions qui se développent –il ne peut en être autrement– dans des collusions et de luttes complexes.

Il est évident aussi que les puissances luttent pour concrétiser leurs rêves : le Japon avec la domination sur l'Asie et l'Amérique du Sud, l'Europe avec celle sur l'Afrique et l'Amérique Latine ; et de là, leur action qui ne se limite pas à ces régions, de là, leurs rôles d'intermédiaires, de là, leurs politiques propres et discordantes, dans la mesure où ils défendent leurs propres intérêts.

Nous croyons que tout cela n'est que débats démagogiques, n'ayant pour but que de cacher de vastes plans, afin de se disputer l'hégémonie mondiale ; voilà ce que nous croyons, parce que l'impérialisme ne cessera pas d'être impérialisme, jusqu'à ce que nous le balayons. Son essence ne change pas, son essence est d'exploiter et d'opprimer, de réduire les nations à l'état de semi-colonies et si possible de colonies ; et alors, il est temps maintenant de réutiliser ces termes, ce sont des termes établis scientifiquement par Lénine.

Mais le problème est que, face à ces plans, le principal n'est pas simplement de les démasquer, mais de se préparer contre eux ; et il n'y a qu'une façon de le faire, c'est de s'y préparer avec la guerre populaire. Le Président Mao nous disait : il faut se préparer et se préparer des maintenant contre une guerre impérialiste et principalement contre une guerre atomique ; comment allons-nous leur répondre ?

Évidemment, seulement avec la guerre populaire, il n'y pas d'autre forme, voilà le principal. Les démasquer fait partie d'une campagne de propagande qui montre au monde leurs sinistres et macabres plans d'énorme génocide, mais jamais cela n'arrête une guerre. Staline l'a dit clairement ; ces campagnes n'arrêtent jamais une guerre ; alors la seule chose à faire si nous voulons empêcher une guerre, c'est de développer la révolution. Comme l'enseigne le Président Mao : soit la révolution empêche la guerre mondiale, soit cette dernière attise la révolution. Voilà, je crois, la situation telle qu'elle se pose à nous.

El Diario : M. le Président, que pensez-vous de l'État Soviétique ? Ces derniers temps, on parle beaucoup de la Perestroïka, comment voyez-vous cette question ? Que pensez-vous des attaques visant Staline ?

Président Gonzalo : Dernièrement la Perestroïka est un thème mis à toutes les sauces. La Perestroïka, de ce que j'ai pu voir, parce que je crois qu'il faut l'étudier avec attention et voir toute la pourriture révisionniste qu'elle renferme, fait partie de cette nouvelle offensive du révisionnisme contemporain que nous, communistes, affrontons.

Gorbatchev est un révisionniste fini, de la tête aux pieds. Il nous dit qu'un fait historique d'une grande importance, en URSS, fut le XXème Congrès du PCUS, ce néfaste Congrès au cours duquel on attaqua la dictature du prolétariat sous prétexte de combattre Staline. Il admire Khrouchtchev, le cite comme un grand homme, audacieux, déterminé, dont le problème fut, dit-il, de tomber dans le subjectivisme, de ne pas élaborer des plans corrects, mais de plans excessifs, inapplicables qui échouèrent. Khrouchtchev est le maître de Gorbatchev, qui tire de lui des leçons, comme il en a tiré aussi de son autre maître, Brejnev, même s'il veut s'en différencier.

De la Perestroïka, il faut tirer une question centrale ; Gorbatchev lui-même dit : Pérestroïka

est un terme qui a beaucoup de significations mais s'il nous fallait choisir « le mot qui exprime son essence avec le plus de justesse, nous dirions alors que la Perestroïka est une révolution », mais il y en a quelques-uns qui ne veulent pas le voir ainsi.

Il faut faire très attention à tout cela, ce n'est pas une révolution. C'est plutôt un développement de la contre-révolution, c'est un développement de la restauration du capitalisme plus effréné, afin de balayer le peu qui reste et qui puisse servir à la classe et au peuple pour combattre le social-impérialisme. Il dit : c'est une révolution parce qu'on parle d'une accélération au niveau économique et social, d'un changement radical et d'une marche vers un nouveau type d'État. Quel serait ce nouveau type d'État ?

Ce serait un État plus effrontément bourgeois, avec une structure d'une nouvelle modalité qu'ils n'arrivent pas encore à préciser, du fait qu'ils ne l'ont même pas définie dans leur dernière Conférence. Ils n'ont absolument pas honte ; voilà pourquoi il est nécessaire d'attirer l'attention sur ce terme, parce qu'en général, on dit que « la perestroïka est une restructuration » et c'est tout ; mais Gorbatchev dit que le terme qui correspond parfaitement est « révolution » et cela, c'est une dérision, un sarcasme, une duperie inouïe.

Que nous présente encore cet individu ? Il développe des positions de Khrouchtchev. Voyons le problème de la guerre. Il dit qu'une guerre mondiale entraîne la disparition de l'humanité ; dans ses propres termes : « dans cette guerre il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus, vu qu'il n'y aura pas de survivants », « si jamais un conflit nucléaire devait éclater, tous les êtres vivants seraient effacés de la surface de la Terre » et « il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus dans un conflit nucléaire généralisé : la civilisation mondiale périrait inévitablement. »

Mais, qu'ajoute-t-il ? Permettez-moi de dire ceci : « La politique doit se fonder sur des réalités. Et aujourd'hui la réalité la plus

formidable au monde réside dans les vastes arsenaux militaires, en armes conventionnelles comme nucléaires des États-Unis et de l'Union Soviétique. Ce fait donne à nous deux pays une responsabilité particulière par rapport au monde. »

De quoi parle-t-il ? Il nous dit de façon effronté que sa puissance est basée sur le pouvoir des armes, il arbore ce pouvoir belliqueux l'associant à celui de l'impérialisme yankee et nous dit qu'ils sont la grande réalité de la Terre. Par conséquent, nous dépendons d'eux. C'est cela qu'il nous propose, la politique de superpuissances la plus effrontée et la plus effrénée que nous ayons vue.

Mais, si une guerre atomique met en péril l'humanité, une guerre conventionnelle peut de la même manière, selon lui, accomplir un but identique du fait des instruments meurtriers et sophistiqués existant aujourd'hui ; Gorbatchev cherche donc à nous imposer la politique de soumission la plus monstrueuse, face à laquelle nous arborons davantage encore le " On a raison de se révolter " du Président Mao Zedong.

Ses élucubrations révisionnistes amènent le grand pontife russe à proposer « une pensée nouvelle », attention ! « une pensée nouvelle » qui « tienne compte, au dessus des idéologies et des différences, de l'intérêt suprême de l'humanité ». Où est passé le souvenir formel du critère de classe ? N'est-ce pas une réédition à un degré supérieur de ce que prêchait Khrouchtchev ? Bien sûr !

Et la partie essentielle de cette « pensée » est que la guerre n'est plus la continuation de la politique au moyen des armes. Il dit ceci : « Classique en son temps, le précepte de Clausewitz selon lequel 'la guerre est la poursuite de la politique par d'autres moyens' est devenu irrémédiablement démodé. Il appartient désormais aux bibliothèques. »

Mais c'est une thèse soutenue par Lénine et reprise par le Président Mao au cours de ce siècle et c'est un principe clé dans la théorie militaire du prolétariat à laquelle nous nous

référons dans la guerre populaire.

Gorbatchev affronte donc ouvertement Lénine, comme l'affronte Khrouchtchev ; et les dites « nouvelles conditions » qui conduisent à réviser les principes du marxisme sont de vieilles histoires qui datent du vieux révisionnisme ; et que ce nouveau gonfalon révisionniste ne se console pas avec ces propos : « En revanche, surgissent heureusement, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, de nouvelles pensées, de nouveaux hommes qui songent déjà à se mettre d'accord, parce que la seule possibilité, c'est la coopération ; nous, nous disons la collusion entre les deux superpuissances tant qu'il n'y a pas de conditions pour qu'ils se battent dans une IIIème Guerre Mondiale, si nous ne les balayons pas avant.

C'est là le fond du problème ; et je crois nécessaire d'insister sur le fait de Gorbatchev, allant sinistrement contre Lénine, feint sans vergogne de s'appeler « partisan de Lénine », d'appliquer un « retour à Lénine », et « d'avoir appris beaucoup de Lénine » ; voilà donc ce qu'il nous dit et je crois que ce sont des choses très corrosives.

D'autre part, après avoir proposé de « baser la politique internationale sur des normes morales et éthiques communes à tout le genre humain », Gorbatchev dit : « Que fera-t-on alors des complexes militaro-industriels ? demandent-ils... d'abord, chaque emploi dans un complexe militaro-industriel coûte deux ou trois fois plus que dans l'industrie civile. On pourrait créer trois emplois à la place. En second lieu, des aujourd'hui, des secteurs de l'économie militaire sont connectés avec l'économie civile, apportant beaucoup à cette dernière. Par conséquent, cela constitue un point de départ pour employer leurs possibilités à des fins pacifiques. En troisième lieu, l'Union Soviétique et les États-Unis pourraient s'accorder sur de vastes programmes communs, rassemblant nos ressources et nos potentiels intellectuels et scientifiques, afin de régler les problèmes les plus divers au profit de l'humanité. »

Il carillonne donc comme Khrouchtchev et va à l'encontre de la conception de Lénine sur l'impérialisme et le processus économique ; là encore, il est anti-léniniste, il l'est en tous points, on le voit bien dans ses critères, similaires à ceux de Deng, de séparer le parti de l'État ou d'impulser la croissance économique chaque fois plus au service de la bourgeoisie et de l'impérialisme.

Le social-impérialiste Gorbatchev, comme les autres impérialistes, propose de combattre le dit terrorisme, il s'engage lui-même à le faire et à utiliser les Nations Unies aussi dans ce but.

Je crois finalement que ça vaut la peine de dire un mot sur la manière dont il voit l'Amérique Latine et particulièrement le Nicaragua : au Nicaragua, ce qui s'est produit, selon lui, c'est qu'une dictature, celle de Somoza, a été renversée par une révolution populaire. Il ratifie alors les critères qui ont guidé et guident encore le processus nicaraguayen ; c'est aussi très expressif. Et que disent-ils de l'Amérique Latine ? Qu'eux, les Soviétiques, n'ont aucun intérêt à perturber la domination des États-Unis ou, comme ils disent, les relations qui existent entre les États-Unis et l'Amérique Latine. Je crois que cela nous concerne directement.

Que veulent les sociaux-impérialistes de l'URSS ? Dans la période actuelle, ils essaient de voir comment régler les problèmes urgents dans un moment principalement de collusion et donc, ils cherchent à contenir ou enrayer les points conflictuels afin de se consacrer au développement de leurs systèmes économiques, tandis qu'ils continuent de préparer leurs vastes plans pour reprendre la lutte pour l'hégémonie mondiale. La collusion est transitoire, la rivalité comme la lutte, ça c'est l'absolu.

En conclusion, la perestroïka est un sinistre plan de poursuite du révisionnisme contemporain, initié par Khrouchtchev ; il s'agit d'une nouvelle offensive contre-révolutionnaire du révisionnisme.

Quant aux attaques contre Staline,

Khrouchtchev en proféra ; Gorbatchev aussi, mais en allant encore plus loin, réhabilitant ceux que Staline condamna. Une des choses qui doivent faire beaucoup réfléchir, c'est la réhabilitation de Boukharine et d'autres.

Ils sont allés jusqu'à reconnaître leur condition de militant ; il faudrait alors se demander : qui manque-t-il encore ? Trotsky ? Il ne manque plus que celui-là. Les attaques visant Staline sont toujours les mêmes, elles sont utilisées comme prétextes pour approfondir la restauration du capitalisme, développer leurs plans politiques et balayer alors tout ce qui reste et qui pourrait servir au peuple pour faire à nouveau la révolution, mais c'est leur rêve et ce ne sera qu'un simple rêve.

Du camarade Staline, nous pouvons dire qu'on en parle beaucoup, qu'on l'attaque. Et c'est lamentable, que d'autres aussi l'attaquent, en l'accusant d'avoir commis une multitude d'erreurs, en le dénigrant. Nous croyons que le camarade Staline est un grand marxiste-léniniste. Ce que le Président Mao disait de lui, est correct.

Ses mérites et ses erreurs sont dans un rapport de sept à trois et la racine de ses erreurs venait de ses limitations dans la maîtrise de la dialectique ; mais personne ne peut nier qu'il fut un grand marxiste. Les attaques de Gorbatchev et de ses acolytes contre Staline doivent pousser à la réflexion ceux qui, tout en se disant communistes, attaquent et dénigrent aussi le camarade Staline. Il faut qu'ils pensent sérieusement à ces coïncidences ; ce ne sont pas que de simples attaques.

El Diario : Comment jugez-vous l'actuelle direction en Chine ? Seront-ils dans le camp de la contre-révolution ? Quelle sera l'issue du peuple chinois ?

Président Gonzalo : L'actuelle direction de la Chine est une direction révisionniste et tenue, il est vrai, par un sinistre personnage, un vieux révisionniste pourri, Deng Xiao-ping ; il fut déjà démasqué lors de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne et aux yeux du monde,

il apparut tel qu'il était et continue d'être, un fieffé révisionniste, le cadet de Liou Chao-chi.

C'est Deng qui mène la Chine, celle qui fut socialiste, dans une restauration accélérée et effrénée du capitalisme. Et il est pertinent de faire remarquer que les questions que Gorbatchev soulève, Deng les avait déjà soulevées auparavant, d'après ses conditions.

Dans quel camp se situe-t-elle ? La Chine agit comme une puissance ; voilà la politique qu'elle développe, en collusion et en lutte avec les puissances et les superpuissances. Son rêve, c'est d'être une superpuissance le siècle prochain ; c'est cela son rêve. L'issue, dans ce cas comme pour les autres, c'est la révolution, la guerre populaire.

Rappelons-nous que le Président Mao, dans la dernière partie de sa lumineuse vie, indiqua à la camarade Chiang Ching qu'elle pourrait prendre le drapeau de la révolution et le mener jusqu'au sommet. Il lui signalait : si tu ne réussis pas, tu tomberas dans le précipice, ton corps se détruira, tes os se briseront, alors il faudra faire encore une fois la guerre de guérillas ; il nous à indiqué la solution. Cela fait partie d'un poème ; je ne me rappelle plus très bien le texte, mais ce sont là les idées. Ici l'idée centrale est qu'il faudra faire à nouveau la guerre de guérillas, la guerre populaire.

El Diario : Monsieur le Président, considérez-vous qu'il existe des pays socialistes actuellement ?

Président Gonzalo : Non, tout simplement, je ne crois pas. Certains, par exemple, pensent que l'Albanie est socialiste. A ceux-là, je dirais que bien étudier le VIIIème Congrès du Parti du Travail d'Albanie, par exemple, ce serait bien ; on dit ici, que le centre de la réaction est l'impérialisme nord-américain ; et le social-impérialisme soviétique alors ? N'y avait-il pas deux ennemis à combattre ? ça a toujours été des paroles, même dans la bouche d'Hoxha, de simples paroles, parce qu'il consacra toujours plus de lignes à combattre l'impérialisme yankee que le social-

impérialisme.

Ce même Congrès dit aussi que l'humanité n'a jamais été aussi près de son extermination. Il répète la même chose que les autres, ce qui n'est pas simplement une coïncidence. Mais que nous propose-t-il de faire ? Concrètement les démasquer. Ce n'est pas la solution, le fait de démasquer n'arrête pas une guerre mondiale ; la solution, c'est de développer la révolution en faisant la guerre populaire.

Et si quelqu'un voit, tout ce qui est dit là, sur les sérieux problèmes économiques qu'ils ont, il voit clairement le chemin que l'Albanie a pris ; mais ce n'est pas Ramiz Alia, son dirigeant actuel, qui ouvrit la voie mais bien Hoxha lui-même, en 1978.

Dans un discours face à l'électorat, il dit que en Albanie, il n'y avait pas de classes antagoniques. Nous savons très bien ce que cela entraîne car cette question a été élucidée à la perfection par le Président Mao Zedong et si nous ajoutons ses attaques lâches en direction du Président Mao, au moment du développement du marxisme, qu'est-il ? un révisionniste. C'est pour cela que l'Albanie n'est pas socialiste.

Si on regarde le Viet-Nam, le chemin qu'il a pris, c'est celui d'un instrument de l'Union Soviétique qui aujourd'hui appelle les impérialistes à l'aide, au milieu d'une économie en crise et détruite ; tant de sang, pour quoi ? C'est que là-bas il y eut un Ho Chi Minh, un indécis, comme le prouve son fameux testament, où il dit que ça lui fait mal de voir les luttes au sein du Mouvement Communiste International, alors que le problème était de se situer dans la lutte entre marxisme et révisionnisme.

Un communiste n'a d'autre solution que de se mettre du côté du marxisme ; Ho Chi Minh ne le fit jamais. Ensuite arriva Le Duan, un révisionniste pourri . De là la situation actuelle du Viet-Nam.

Pour cela je pense qu'il n'y a pas de pays socialistes aujourd'hui. Tout cela nous fait

sérieusement réfléchir, nous fait comprendre le problème de la restauration et de la contre-restauration, qui n'est ni un problème de lamentations, ni un problème de pleurnicheuses jérémiades, comme certains essaient de le propager. Le problème est d'affronter la réalité et de la comprendre.

Nous la comprenons si nous touchons le problème de la restauration et de la contre-restauration que Lénine lui-même avait déjà posé et que le Président Mao développa magistralement. Aucune classe nouvelle, au cours de l'histoire, ne s'est assise d'un seul coup au Pouvoir ; elle le conquiert et le perd, le récupère et le perd à nouveau, jusqu'à ce qu'au milieu de grandes luttes et de disputes, elle réussisse à s'affirmer au Pouvoir. Il en va de même pour le prolétariat, mais ces classes précédentes nous ont laissé de grands enseignements y compris pour la construction du socialisme, c'est donc une expérience grandiose.

En fin de compte, c'est le processus de l'histoire, et ce qui doit nous préoccuper, c'est comment prévenir la restauration du capitalisme.

Toute révolution en marche doit penser, comme on nous l'enseigne, aux longues années devant elle, aux longues années à venir et nous devons être sûrs que le processus de développement du prolétariat dans la conquête du Pouvoir, dans l'établissement de la dictature du prolétariat, dans sa défense et sa conduite de la révolution, sont déjà définis ; qu'il y a déjà de grands jalons historiques et que, par conséquent, la perspective est que la classe en tirant les leçons, va conquérir le Pouvoir, établir la dictature du prolétariat dans le monde entier ; et que le prolétariat ne sera plus renversé mais qu'il continuera son chemin de transformation jusqu'à l'extinction de l'État, au moment où nous entrerons dans l'ère du communisme.

El Diario : Monsieur le Président, avec le triomphe de la révolution, comment sera la relation internationale du Nouvel Etat avec les

gouvernements bourgeois, principalement avec l'État yankee et le social-impérialisme ?

Président Gonzalo : La situation est concrète ; nous devons en finir avec la domination de l'impérialisme yankee sur notre pays, conjurer à la fois l'introduction de la domination du social-impérialisme, ainsi que la domination d'une quelconque puissance qui pourrait s'introduire ; voilà ce qu'il en est en synthèse.

El Diario : Monsieur le Président, n'y aurait-il pas le danger d'un isolement total qui pourrait mettre en péril le Nouvel Etat ?

Président Gonzalo : Voilà ce que nous croyons, nous devons suivre une voie qui nous conduise à l'affranchissement de la classe, qui nous mène au communisme. Cette voie implique que nous maintenions notre indépendance pour matérialiser les intérêts du prolétariat dans la révolution mondiale. Nous croyons, comme chacun sait, qu'il y a des luttes et des contradictions inter-impérialistes et qu'elles peuvent être utilisées, l'acquisition de certaines ressources par exemple.

Comme le marché est chaque fois plus réduit et qu'il y a une guerre commerciale concrète, nous trouverons bien quelqu'un qui puisse nous vendre des produits, bien sûr, ça nous coûtera les yeux de la tête, et nous le paierons avec nos malédictions, comme le disait Lénine.

Mais en même temps il existe de nations opprimées, des révolutions en marche, il existe un prolétariat international, il y a des Partis Communistes, ils nous aideront et nous avons beaucoup à apprendre d'eux, parce que, par l'internationalisme prolétarien, ils répondront à notre appel, et ils seront bien reçus ; nous voyons déjà, comment s'ouvrent des relations entre les pays arriérés et même, comment on utilise le troc. Nous trouverons les formes appropriées.

Même si nous n'avons pas encore étudié suffisamment ces problèmes parce que ce sont des problèmes à venir, nous avons des

orientations générales et nous suivons ce qu'a dit Lénine : Tu veux savoir ce qu'est la guerre ? Fais-la ; ayons une inépuisable confiance dans le prolétariat international, dans les nations opprimées, dans les peuples de la Terre ; et , plus particulièrement dans les communistes, dans les partis et dans les organisations, quel que soit leur degré de développement ; ayons confiance en eux et attachons-nous fermement à notre idéologie, au marxisme-léninisme-maoïsme ; nous réussirons même si, au début, nous avançons à tâtons, nous trouverons des solutions provisoires en réponse à une circonstance ou un moment, jusqu'à ce que nous trouvions la solution définitive, ainsi que nous l'enseigna Lénine : aucune révolution ne peut être conçue entièrement, depuis son commencement et de nombreuses fois, on marche à l'aveuglette, à tâtons ; on trouve des solutions transitoires momentanées, mais c'est ainsi qu'on avance. Nous partons de ceci parce que notre arme fondamentale est l'idéologie.

Nous partons de Marx qui nous disait : qu'il serait facile d'entrer dans la révolution avec la certitude absolue de vaincre et tout le problème réglé, ce serait facile mais c'est n'est pas comme ça la révolution. Le problème c'est de l'assumer, de la mener en avant, quels qu'en soient le coût, l'effort à fournir ; et comme ce sont les masses qui créent l'histoire, notre peuple le fera, et nous devons armer le peuple en appliquant l'armement général que nous enseigna Marx.

Alors nous défendrons notre Etat parce que nous nous maintiendrons par la force de nos armes, parce qu'aucun Etat révolutionnaire ne se maintient avec la bénédiction de l'impérialisme et de la réaction. De cette façon, avec cette fermeté, cette détermination, cette conviction que confère le marxisme-léninisme-maoïsme, le maoïsme principalement, nous trouverons des voies, des voies nouvelles.

Le Président Mao nous a enseigné que nous devons penser de façon différente et engendrer des formes nouvelles, c'est une question fondamentale ; par rapport au problème

économique, il nous dit que la question se réduit à cela : une ligne politique claire, des appareils organiques et un grand effort. Pour tous les problèmes, spécialement ceux non réglés que nous affronterons, il faut partir de la ferme conviction maoïste qui dit que, tant qu'il y a des partis communistes et des masses, tous les miracles sont possibles.

El Diario : Comment le PCP voit-il l'internationalisme prolétarien, aujourd'hui et dans l'avenir ?

Président Gonzalo : Premièrement comme un principe, un grand principe, j'insiste à nouveau, sur le fait que le prolétariat est une classe internationale et nous, les communistes, nous sommes des internationalistes, sinon nous ne pourrions pas servir le communisme. Notre Parti s'est toujours soucié de forger ses militants, les combattants et les masses dans l'internationalisme prolétarien ; les éduquer dans le marxisme-léninisme-maoïste, au service de la révolution mondiale et dans la lutte inlassable et inflexible, pour que le communisme fleurisse sur la Terre.

Durant un certain temps, nous avons perdu les liens avec d'autres partis ; postérieurement, ils se sont rétablis et de cette façon, nous contribuons à la lutte pour le Mouvement Communiste International.

C'est ainsi que nous sommes membres du Mouvement Révolutionnaire Internationaliste ce que nous considérons comme un pas vers le regroupement des authentiques communistes. Nous croyons que sa perspective est complexe, parce que, si former un Parti et le mener en avant est complexe et difficile, combien plus complexe encore sera d'œuvrer pour que les communistes, au moyen de leurs divers partis et organisations, s'unissent. Nous savons que c'est une tâche énorme mais indispensable.

Nous croyons qu'il y en a qui apportent leurs concours, combattent, et nous combattons – dirai-je aussi – , avec toutes les limitations que nous pouvons avoir, pour servir l'internationalisme prolétarien et pour qu'il nous

unisse à nouveau, nous, les communistes dans le monde et qu'ensemble nous luttons, pour que notre but final prenne forme. Nous comprenons que le problème est extrêmement complexe et difficile, mais nous, les communistes, sommes faits pour ce type de tâches.

El Diario : Président Gonzalo, comment analysez-vous les diverses luttes qui se livrent aujourd'hui dans les nations opprimées, les actions armées en Europe et les mouvements nationalistes ?

Président Gonzalo : De nombreuses luttes se mènent dans les nations opprimées : en Afrique, en Amérique Latine, en Asie. Cette dernière est d'ailleurs de grande importance, une zone de poids dans le monde.

L'Asie doit toujours mériter de notre part, une attention toute spéciale, à cause du poids de ces masses dans l'histoire, et pour ce que le marxisme lui-même nous a enseigné. Nous croyons que le problème des luttes dans les nations opprimées, réside dans la carence ou le développement insuffisant des Partis Communistes.

Oui, réellement, il y a des partis qui vont devoir réaliser de grands apports. Nous pensons d'ailleurs que le problème réside dans le fait que ne se développent pas de guerres populaires. Par conséquent, nous pensons à la nécessité de contribuer opiniâtrement à ce que le marxisme-léninisme-maoïste prenne le commandement et devienne le guide de la révolution mondiale, que sur cette base, se forment et se développent de puissantes partis pour mener en avant des guerres populaires. Il nous semble que c'est cela la grande limitation.

Il y a des mouvements nationalistes au Moyen Orient, concrètement en Palestine, en Afrique du Sud, etc.

Mais nous croyons que les révolutions, pour suivre réellement la voie ouverte par l'ère nouvelle commencée avec la Révolution d'Octobre, ont besoin de développer des Partis Communistes parce que, s'ils n'existent pas, les

révolutions se font à moitié ; l'Afrique nous en donne de nombreux exemples, comme l'Algérie ; là, il y eut une lutte armée, très dure mais le socialisme n'y fut pas construit, parce qu'il manqua un parti communiste pour diriger une véritable lutte révolutionnaire.

Sans partis communistes se développent des mouvements nationalistes, qui cherchent simplement à être reconnus en tant que nations pour passer de colonies à semi-colonies et continuer à dépendre de l'impérialisme ou, dans d'autres cas, changer de maître.

Nous l'avons vu avec divers mouvements liés à l'Angleterre ou à la France par exemple. Dans d'autres cas, se développent des luttes armées, pour que les Nations Unies règlent et définissent la situation comme à Chypre. Par conséquent la question n'est pas simplement celle de la lutte armée, la question fondamentale, c'est la guerre populaire, le Parti Communiste et le marxisme-léninisme-maoïsme ; cependant, tous ces mouvements accumulent des forces, pour la lutte contre l'impérialisme. Mais ils ne pourront servir d'une façon radicale à le balayer que si un Parti Communiste, avec la guerre populaire les dirige.

Quant à l'Europe, nous voyons s'y développer de longues luttes armées ; elles sont l'expression d'une réalité objective. Par conséquent il ne s'agit pas de condamner, mais de comprendre, d'étudier, d'analyser et de voir comme elles expriment qu'une situation révolutionnaire existe aussi dans la vieille Europe.

Plus encore, qu'il y a des hommes qui prennent les armes en comprenant que c'est la seule façon de conquérir le Pouvoir ; c'est un coup dur pour le révisionnisme parce qu'en Europe même, considérée comme un de ses bastions, le révisionnisme commence à être abandonné. Quels que soient le niveau atteint et les problèmes en suspens, c'est incontestablement une avancée importante.

Dans certains cas, il s'agit de questions nationales, comme en Irlande. Dans des autres,

ils se posent le problème de comment faire la révolution. Nous croyons que ces luttes doivent être sérieusement étudiées : la question est de voir quelle est leur idéologie, quelle politique les guide, quelle classe elles servent, comme elles font face au problème des superpuissances.

Nous croyons qu'elles méritent beaucoup d'attention de notre part, surtout quand il y a des organisations qui se posent la question du retour à Mao Zedong, ou qui commencent à se poser la question de la nécessité du Parti, ou de l'insuffisance de la seule lutte armée.

Alors, nous devons voir ceci comme un nouvel éveil et comprendre que de nombreuses erreurs peuvent être commises ; finalement, qui n'en commet pas ? Mais ce sont elles-mêmes qui tireront les leçons de leurs erreurs, comme elles sont déjà en train de le faire, et elles avanceront, s'empareront du marxisme-léninisme-maoïsme, construiront leurs partis et feront leurs guerres populaires, selon le caractère socialiste de leur révolution et selon leurs conditions spécifiques.

En synthèse, c'est un exemple, je le répète, qu'en Europe aussi, il y a une situation révolutionnaire de développement inégal, qu'il y a des hommes dégoûtés du révisionnisme pourri qui, dans des conditions si difficiles, au sein des entrailles impérialistes où la lutte est complexe et dure, prennent les fusils pour changer le monde ; comme c'est d'ailleurs la seule façon de le faire. Ceci donne plus d'espoir et permet de voir que la tendance principale c'est la révolution et que l'Europe, elle aussi, s'oriente vers la révolution.

Voyons même qu'après avoir été pionniers, ils sont en train de d'ouvrir des brèches et en fin de compte, d'offrir plus d'espoir ; ils méritent plus de compréhension de notre part, d'autant qu'on voit que quelques-uns se préoccupent déjà du Parti et du retour de Mao Zedong, c'est-à-dire du retour au marxisme, pour s'en saisir dans son ensemble le marxisme-léninisme-maoïsme.

En Europe se mènent ces luttes avec, aussi

des limitations et des erreurs, comme dans toutes luttes ; mais nous devons les voir comme une expression de la marche irrépessible de la révolution et de comment, chaque fois plus de pays et de peuples s'expriment, en prenant les fusils, pour renverser l'ordre existant. Ils acquièrent de l'expérience, et font route vers le Parti et l'idéologie du prolétariat, le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme.

Pour moi, c'est un motif de joie de voir qu'en Europe la révolution commence à se frayer un chemin et quels que soient les accrochages, les faux pas qui puissent avoir lieu, il faut avoir confiance dans les masses et les peuples, confiance dans le fait que, de la même façon qu'ailleurs, la révolution a lieu les armes à la main, en suivant le marxisme, en Europe elle se fera aussi, nous devons y penser.

J'insiste sur le fait, que nous devrions voir avec une dimension historique, voir à plus longue échéance, étudier sérieusement ces mouvements et encourager tout ce qui conduit au marxisme-léninisme-maoïsme, à forger un parti et à développer la guerre populaire.

El Diario : Quel est votre avis sur le Nicaragua et sur Cuba ?

Président Gonzalo : Je voudrais redire ce qu'avec des amis nous avons eu l'occasion d'échanger sur ces problèmes. Le Nicaragua a fait une révolution inachevée et son problème est que là-bas, le Pouvoir de toute la grande bourgeoisie n'a pas été détruit ; ils se sont centrés sur l'anti-somozisme ; je crois que c'est un problème.

Une révolution démocratique doit balayer les trois montagnes et là-bas, cela n'a pas été fait ; par ailleurs, elle se développe avec des critères cubanistes, réajustés ces derniers temps, et ceci mène simplement à dépendre, en dernier recours, de l'Union Soviétique. Comment le met-on en évidence ?

C'est dans les pourparlers entre les représentants diplomatiques des deux superpuissances qu'on traite, qu'on voit, qu'on

manie la situation du Nicaragua, ainsi que celle de l'Afghanistan ou celle du Moyen Orient ; elles sont très symptomatiques, les démarches et contre-démarches qu'ils font, et coïncident avec les réunions et les accords entre les superpuissances, les mesures qui ensuite sont prises au Nicaragua, dans leur relation avec la « contra ».

Il nous semble que le Nicaragua pour continuer sur la bonne voie, comme le mérite bien ce peuple héroïque, doit développer la révolution démocratique complètement et ceci implique pour lui une guerre populaire ; il doit rompre le commandement de l'Union Soviétique, prendre en main son propre destin et défendre son indépendance de classe ; ceci exige un Parti et évidemment, exige de s'assujettir à la conception du prolétariat ; sinon il continuera d'être une place de l'échiquier et c'est lamentable.

Nous croyons que ce peuple a montré une grande combativité et que son destin historique ne peut être que celui de développer la révolution comme il se doit : avec un Parti basé sur le marxisme-léninisme-maoïsme et une guerre populaire et de se développer indépendamment, sans aucune tutelle de personne, ni de près, ni de loin.

De Cuba, concrètement je ne pourrais dire que ceci : il joue un rôle au service de l'Union Soviétique non seulement en Amérique Latine, mais en Angola aussi par exemple, et en d'autres lieux.

Il est passé d'une main à une autre, d'un maître à un autre ; processus présenté comme « un cas exceptionnel » par les cubains eux-mêmes. Il faut bien se souvenir des critères qu'ils ont posés comme guide de leur lutte : que les classes ne sont pas bien différenciées et que ce qu'il faut, en synthèse, c'est un ensemble de sauveteurs pour délivrer les opprimés, des critères que, nous voyons aussi dans des documents qui circulent au Pérou comme les quatre suivants, c'est le problème de ne pas partir de la lutte des classes ; en suite le fait de

dire « révolution socialiste ou caricature de révolution », c'est dire qu'une seule révolution est possible dans les nations opprimées ; puis un front uni de trois classes, sans bourgeoisie nationale ; la non nécessité du Parti Communiste, c'est mettre de côté la direction du prolétariat ; et la négation de la guerre populaire, en partant du rejet des bases d'appui. Ce sont là, de néfastes critères diffusés par le cubanisme.

Cuba a une haute responsabilité en Amérique, parce qu'il a été une espérance ; mais il faut se rappeler très bien ce qui se passa en 70, Fidel Castro dit que la stratégie de la lutte armée avait échoué, cherchant à l'abandonner, à laisser tomber ce que lui-même avait encouragé et soutenu. Douglas Bravo s'opposa à lui et lui répondit que ce n'était pas la stratégie qui avait fait défaut mais plutôt la tactique castriste, mais lamentablement, après Bravo recourut aussi à l'amnistie.

Nous croyons que ces situations ont engendré beaucoup de problèmes en Amérique. Mais aujourd'hui, ces mêmes critères réajustés selon la voix du maître social-impérialiste, sont en train de se répandre et on les présente comme un nouveau développement révolutionnaire qui se concrétiserait au Nicaragua. C'est totalement faux.

Ce que nous devons affirmer et nous l'affirmons, c'est que l'Amérique Latine est déjà mûre pour la guerre populaire et que c'est cela son chemin. L'Amérique Latine a un rôle important à accomplir ; n'oublions pas qu'elle est « L'arrière-cour des États-Unis », selon les dires de l'insolent impérialisme yankee. L'Amérique Latine a aussi un rôle important dans le monde ; elle l'accomplira si elle s'empare de l'idéologie du prolétariat, le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme, si elle forge des partis communistes et si elle mène à bien des guerres populaires dans le contexte de la révolution mondiale.

Les latino-américains, nous serons, à la fin du siècle, plus de 500 millions de personnes.

Beaucoup de choses nous unissent et même pour le fait d'être proches nous devons lutter ensemble, ce qui ne veut pas dire se détacher de la révolution mondiale, car nous n'accomplirons notre tâche qu'en tant que partie de la révolution mondiale. Mais avec l'Amérique Latine ça ne suffit pas, le communisme est pour le monde entier ou pour personne.

El Diario : Quel est l'apport du Parti Communiste du Pérou à la révolution mondiale ?

Président Gonzalo : Son principal apport, est de signaler le maoïsme comme nouvelle, troisième et supérieure étape du marxisme ; tout en assumant, de servir et de contribuer à ce que cette idéologie prenne le commandement et devienne le guide de la révolution mondiale.

Une question qui en découle, est de montrer la validité, la perspective très important du maoïsme. De même, montrer qu'en comptant principalement sur ses propres efforts sans suivre le commandement d'aucune superpuissance ni puissance impérialiste, il est possible de faire la révolution, mais plus encore il est nécessaire de la faire de cette façon.

Démontrer la potentialité de la guerre populaire qui s'exprime, malgré toutes nos limitations. Et s'il le faut, être, comme d'autres le signalent, une espérance, ce qui implique une responsabilité, et être une flamme pour la révolution mondiale, un exemple qui puisse servir à d'autres communistes. Ainsi nous sommes en train de servir la révolution mondiale.

6. Autres points

El Diario : Monsieur le Président, nous sommes arrivés à la fin de cet entretien, plus de 12 heures de conversation avec vous ; maintenant, nous aimerions parler de vous personnellement, du Dr. Abimael Guzman Reynoso. Y a-t-il eu quelqu'un dans votre famille où vos amis qui ait influencé le développement de votre vocation et de votre capacité politique ?

Président Gonzalo : Je dirais que ce qui a forgé en moi le fait d'avancer dans cette voie, à

été la lutte du peuple. J'ai pu voir la combativité du peuple d'Aréquipa lors du soulèvement de 50, et comment la masse, devant la violence barbare d'assassinats de jeunes gens, a répondu avec une furie irrépressible, comment ils se sont battus contre l'armée et l'ont fait reculer jusque dans ses casernes. L'armée dut faire venir des forces supplémentaires pour pouvoir les écraser.

C'est un fait, pourrais-je dire, qui m'a beaucoup marqué, parce que là, après avoir compris Lénine, j'ai compris comment le peuple, la classe, quand elle s'empare des rues et marche, fait trembler la réaction malgré tout le pouvoir qu'elle a. Un autre fait fut les luttes de 56, là aussi, le peuple combattit, d'autres trafiquèrent, et c'est ce que font la réaction et les opportunistes ; mais le peuple combattit et imposa des conditions ; il y eut des mouvements massifs, fortement décidés. Ces faits, entre autres, m'ont servi à comprendre le pouvoir de masses, que ce sont elles qui font l'histoire.

De plus, j'ai eu l'occasion, rétrospectivement, de vivre le soulèvement de 48 au port de Callao, voir de mes propres yeux, la bravoure, comment le peuple est généreux d'héroïsme et comment les dirigeants trafiquent. En recherchant un peu dans mes souvenirs, je crois que la Seconde Guerre Mondiale m'a marqué profondément ; oui, je me souviens comme dans un rêve, bien sûr un peu flou, quand la guerre commença en septembre 1939, le tapage et les nouvelles qu'émettaient les anciens postes de radio ; je me souviens aussi des bombardements, des grandes nouvelles ; je me rappelle aussi la fin de la guerre et comment elle fut fêtée : il y eut alors un grand vacarme de sirènes de bateaux, de claxons, une grande joie, la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

J'ai eu l'occasion de voir, dans les journaux, les 5 grands, comme ils les appelaient, et parmi eux, le camarade Staline. Pour cela, je dirais que ces faits m'ont marqué, et l'idée du pouvoir, des masses et de la capacité transformatrice de la guerre, s'est imprimée en moi ; de manière

primaire, confuse, mais cela m'a laissé des traces qui nous façonnent. Je crois que, comme tout communiste, je suis fils de la lutte de classes et du Parti.

El Diario : A quel âge avez-vous embrassé le marxisme ? Pendant votre vie scolaire ou universitaire ?

Président Gonzalo : Mon intérêt pour la politique commença à se développer à la fin du secondaire, à partir des événements de l'année 50 ; et des années suivantes, je me rappelle qu'avec d'autres camarades de classe, nous avons formé un cercle pour l'étude des idées politiques ; nous avons un grand intérêt pour étudier toutes les idées politiques. Vous vous imaginez dans quel moment je me trouvais ? C'est là que j'ai commencé. Déjà à l'université, dans la lutte universitaire même, j'ai eu l'occasion de vivre de grandes grèves, de grands affrontements entre apripistes et communistes, et des débats.

C'est ainsi que s'éveilla mon désir de connaître des livres. Quelqu'un eut l'amabilité de m'en prêter un ; je crois que c'était « Un pas en avant, deux pas en arrière », ça m'a plu. A partir de là, je commençais à étudier des livres marxistes. Ensuite, ce qui m'a beaucoup marqué, c'est l'image du camarade Staline ; à cette époque, nous les personnes qui nous approchions du communisme et qui réussissaient à militer, nous nous formions avec les « Questions du Léninisme » ; c'était un livre de chevet.

Je l'ai étudié comme il se doit, sérieusement, vu son importance. La vie de Staline m'intéressa ; elle était pour nous un exemple de la révolution. J'eus des problèmes pour entrer au Parti Communiste, parce qu'il y avait un critère absurde qui disait que, pour militer, il fallait être fils d'ouvrier et moi, je ne l'étais pas ; mais d'autres avaient un autre critère, et ainsi je pus entrer au Parti. J'ai participé à la défense de Staline : nous le ravir alors, c'était comme nous arracher notre âme ; à cette époque, on diffusait davantage les œuvres de

Staline que celles de Lénine, il en était ainsi à cette période.

Ensuite, je suis parti à Ayacucho pour des raisons de travail et pour ce que je croyais être un temps court, un temps court qui dura des années ; je pensais que ça allait durer un an, vu les circonstances, mais chacun propose et la classe dispose ; la masse et le peuple font de chacun de nous beaucoup de choses. Ayacucho m'a servi à découvrir la paysannerie ; Ayacucho était à l'époque un village très petit ; sur une grande partie, c'était la campagne.

Aujourd'hui encore, si on va dans les quartiers pauvres à la sortie de la ville, on trouve encore des paysans et à un quart d'heure de la ville, c'est déjà la campagne. Ici aussi, j'ai commencé à comprendre le Président Mao Zedong, j'ai avancé dans ma compréhension du marxisme. La lutte entre marxisme et révisionnisme a eu beaucoup d'importance dans ma formation.

Quelqu'un a eu la malchance de me prêter la fameuse Lettre Chinoise, la " Proposition au sujet de la ligne générale du Mouvement Communiste International " ; il me la prêtait avec l'obligation de la lui rendre ; évidemment, l'appropriation était compréhensible. La lettre m'amena à approfondir la grande lutte entre marxisme et révisionnisme.

Je me suis consacré au travail du Parti et à balayer le révisionnisme, je crois qu'ensemble, avec d'autres camarades, nous avons réussi, en laissant de côté un ou deux, en guise de remède comme on dit, ils étaient déjà invariablement révisionnistes.

Ayacucho a eu pour moi une immense importance, et cela a un rapport avec la voie de la révolution, et aussi avec les enseignements du Président Mao. Ainsi, je suis devenu marxiste et le Parti m'a façonné avec l'acier, avec patience je crois.

El Diario : On sait que vous êtes allé en Chine. Avez-vous connu le Président Mao ?

Président Gonzalo : Je n'ai pas eu cette

grande chance, j'ai seulement pu l'apercevoir de loin ; mais j'ai pu voir la reconnaissance et la profonde affection d'un peuple envers un grand dirigeant, un extraordinaire marxiste, à un sommet du marxisme. Je n'ai pas eu la chance, je le redis, de faire sa connaissance ; la délégation à laquelle j'étais assigné, commit beaucoup d'erreurs, de sottises arrogances. Je crois que cela détermina le fait qu'on ne nous concède pas ce privilège.

Oui, je suis allé en Chine ; et là, j'ai eu la possibilité –que je souhaite à beaucoup- d'être dans une École où on enseignait d'abord la politique, des questions internationales jusqu'à la philosophie marxiste ; c'étaient des cours magistraux, donnés par des révolutionnaires confirmés et hautement compétents, de grands éducateurs. Parmi eux, je veux citer l'éducateur qui nous enseigna le travail ouvert et clandestin, un homme qui avait voué toute sa vie au Parti, totalement. Pendant plusieurs années, il fut un exemple vivant, un éducateur extraordinaire.

Il nous apprit beaucoup de choses ; il voulut nous en enseigner davantage, mais certains s'y opposèrent car, dans la vie, il y a de tout. Ensuite, on nous enseigne des questions militaires, mais on commençait toujours par la politique, par la guerre populaire ; puis, on traitait de la construction des forces armées, de la stratégie et de la tactique ; et ils nous enseignaient aussi la partie pratique, sur les embuscades, les assauts, les déplacements, la façon de préparer des explosifs de démolition.

Quand nous manipulions des éléments chimiques très dangereux, ils nous recommandaient d'avoir toujours à l'esprit l'idéologie, qu'elle nous rendrait capables de tout faire et de le faire bien ; nous avons appris à faire nos premières charges de démolition. Pour moi, le fait d'avoir été éduqué dans la plus grande Ecole du marxisme qu'ait porté la Terre est un exemple, un souvenir ineffaçable, une grande leçon et un grand pas dans ma formation.

Bon, si vous voulez une anecdote, en voici

une : quand nous avons terminé le cours sur les explosifs, ils nous ont dit qu'on pouvait tout faire exploser ; alors, dans la partie finale, nous prenions un style et il explosait ; nous nous asseyions et cela explosait aussi ; c'était une espèce de feu d'artifice ; c'étaient des choses parfaitement calculées pour nous montrer qu'on pouvait tout faire sauter, à condition de s'ingénier à le faire.

Nous nous demandions constamment : comment allons-nous faire ceci ? cela ? Ils nous disaient : ne vous inquiétez pas, vous avez déjà appris suffisamment, pensez que les masses sont capables de tout et qu'elles ont un savoir-faire inépuisable ; ce que nous vous avons enseigné, les masses vont le faire et elles vont, à nouveau, vous l'enseigner ; c'est ainsi qu'ils nous parlaient. Cette École a été très utile pour ma formation et pour commencer à apprécier la valeur du Président Mao Zedong.

Puis, j'ai étudié un peu plus, j'ai cherché à appliquer et je crois que j'ai encore beaucoup à apprendre du Président Mao Zedong, du maoïsme, de sa propre action. Non pas qu'on cherche à se comparer, simplement on fixe les grands sommets pour nous orienter vers nos objectifs.

Mon séjour en Chine a été une expérience inoubliable. J'y suis allé aussi lors d'une autre occasion, quand la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne commençait, nous demandâmes qu'on nous explique la Pensée Mao Zedong, comme on l'appelait alors ; ils nous l'enseignèrent à nouveau ; cela m'aida à comprendre davantage ou, plutôt, un peu plus.

Et quelque chose semble ironique : j'ai commençait à apprécier et à estimer Mariátegui en comprenant le Président Mao Zedong ; comme il nous demande d'appliquer le marxisme avec créativité, j'ai recommencé à étudier Mariátegui et j'ai compris que nous avions là un marxiste-léniniste de premier ordre, qui avait analysé à fond notre société. Cela semble ironique, mais c'est la vérité.

El Diario : Quel est votre sentiment en tant

qu'homme le plus recherché par les forces répressives de ce gouvernement ?

Président Gonzalo : Qu'on accomplit bien une responsabilité et qu'on s'efforce de mener à bien sa tâche ; le reste n'est que responsabilité envers la révolution, le Parti, le marxisme-léninisme-maoïsme, la classe, le peuple et les masses.

Nous pensons toujours que nous avons la vie au bout des doigts, autrement nous ne pourrions être des communistes. En conséquence, ils ont leurs raisons ; les miennes sont celles que le Parti établit. C'est vis à vis d'elles que j'espère être toujours plus fidèle et plus utile, puisque nous pouvons perdre la vie au détour de n'importe quel chemin ; de plus elle a un début et une fin, un temps de plus, un temps de moins.

El Diario : Avez-vous une peur quelconque ?

Président Gonzalo : Peur ? Je crois que c'est une contradiction, avoir peur et ne pas avoir peur ; le problème est de saisir l'idéologie et de fortifier en nous le courage. C'est l'idéologie qui nous rende courageux, qui nous permet de n'avoir pas froid aux yeux. A mon avis, personne ne naît courageux ; c'est la société, la lutte de classes, le prolétariat, le Parti et l'idéologie qui nourrissent le courage des communistes. Quelle pourrait être la plus grande crainte ?

Mourir ? Je crois, comme matérialiste, que la vie s'achève un jour, et ce qui prédomine en moi, c'est l'optimisme et la conviction que la tâche que j'accomplis, d'autres la continueront jusqu'à l'accomplissement de nos tâches définitives, le communisme ; car la crainte que je pourrais avoir, serait que notre tâche ne soit pas continuée, mais cette crainte s'estompe quand on a confiance dans les masses.

La pire crainte, en fin de compte, c'est de n'avoir pas confiance dans les masses, de se croire indispensable, le nombril du monde, je crois que c'est cela ; et si on est formé par le Parti, avec l'idéologie du prolétariat, le maoïsme

principalement, alors on comprend que ce sont les masses qui font l'histoire, que c'est le Parti qui fait la révolution, que la marche de l'histoire est définie, que la révolution est la tendance principale. Alors, la peur s'estompe et il ne reste que la satisfaction d'être une pierre parmi les autres pierres, qui servira à instaurer les bases pour qu'un jour le communisme brille et illumine toute la Terre.

El Diario : *Que fait le Président Gonzalo quand il ne s'occupe pas de politique et de guerre ? Quels livres lit-il ?*

Président Gonzalo : Souvent je n'ai pas le temps de lire ce dont j'ai envie. Ce que j'aime lire ? Je lis beaucoup de biographies ; la littérature me semble une grande expression de l'art. J'aime lire par exemple Shakespeare, l'étudier aussi ; je pense qu'en l'étudiant, on rencontre des problèmes politiques, des leçons bien claires, dans « Jules César » ou dans « Macbeth » par exemple.

La littérature me plaît mais la politique l'emporte toujours et m'amène à rechercher le sens politique, le problème de fond, car, en fin de compte, derrière chaque grand artiste, il y a un homme politique, il y a un homme de son temps qui combat dans la lutte de classes. J'ai lu aussi des romans péruviens et il m'arrive de les relire.

J'ai lu une fois un petit ouvrage de Thomas Mann sur Moïse ; ensuite, nous l'avons utilisé pour l'interprétation politique de la lutte que nous étions en train de livrer à cette époque. Dans une partie de cette ouvrage sur Moïse, il est écrit qu'on peut enfreindre la loi, mais pas la nier.

Comment l'ai-je interprété ? Je le fis ainsi : enfreindre la loi, c'est se heurter au marxisme ; on peut permettre les déviations, qu'on ait des idées erronées, mais on ne peut pas tolérer la négation du marxisme. Je crois qu'on apprend beaucoup de choses. J'ai lu « Le monde est grand et étrange », « Tous les sangs », et je les ai aussi étudiés.

J'aime la littérature. Avant, j'aimais la musique, maintenant, elle me plaît moins. D'autres penchants ? Les livres de sciences. J'aime les sciences. Dans mes débuts à l'université, je m'inscrivis en Droit puisque je devais avoir une profession ; mais la philosophie me plaisait, alors je me mis à l'étudier et c'est là que je découvris les sciences. Alors, je me suis consacré ardemment à étudier des questions de mathématiques, de physique ; il me semble que la physique est une science extraordinaire et c'est juste quand on dit que c'est "l'aventure de la pensée". Le problème des sciences réside dans le fait que les scientifiques, dont le point de départ est matérialiste, sont bons tant qu'ils restent dans le champ des sciences ; mais quand ils veulent faire de la philosophie ou autre chose, s'ils ne sont pas matérialistes, ils tombent dans l'idéalisme, ce qui arriva à Einstein lui-même.

Les sciences me plaisent, elles me semblent être une chose extraordinaire. Je dirai que ce goût pour les sciences, on peut le trouver dans la thèse que j'ai faite pour ma maîtrise en philosophie ; c'est une analyse du temps et de l'espace selon Kant du point de vue du marxisme, et je me suis servi des mathématiques et de la physique. J'aimerais pouvoir la relire, parce que le temps me manque pour étudier à nouveau tout cela, mais je n'en ai même pas un exemplaire.

El Diario : *Aimez-vous aussi la poésie ?*

Président Gonzalo : Oui, à une époque, j'ai parcouru et étudié la poésie universelle dans une anthologie ; quelques ouvrages de poésie de la bibliothèque de l'université me le permirent. La poésie me plaît, c'est une des choses que j'admire aussi chez le Président Mao, qui était un poète extraordinaire. Sur la poésie péruvienne, je peux dire que Vallejo est un des nôtres ; en plus, il était communiste.

El Diario : *Certains disent que vos discours Le Drapeau et ILA 80 sont de beaux poèmes politiques de guerre. Qu'en dites-vous, monsieur le Président ?*

Président Gonzalo : Ce que je peux vous dire, c'est que parfois, en politique, il faut laisser s'exprimer l'âme, pour que la passion, le sentiment profond, impulse notre volonté. Dans ces circonstances, c'est le cœur qui parle, comme on dit : je crois que s'y exprime la passion révolutionnaire qui est indispensable à la guerre. Je ne saurais préciser la valeur littéraire de ces discours.

El Diario : Vous arrive-t-il d'être déprimé ?

Président Gonzalo : Non. Je crois que j'ai un optimisme presque organique ; je m'occupe plus de problèmes où il s'agit de compréhension des choses et de volonté que de problèmes de sentiments et de dépression.

Je crois, au contraire, que je suis très optimiste ; c'est le marxisme, le Président Mao, qui nous font comprendre que nous, les hommes, les communistes en particulier, sommes optimistes. Toutes les fois que me trouve dans des situations difficiles, je fais un effort pour trouver ce qui est positif, ou je cherche le peu de positif qui reste à un moment donné pour se développer.

Jamais tout ne peut pas être complètement

noir, de même que tout ne peut pas être complètement rouge. Même si nous avons subi une grande défaite, ce qui ne nous est jamais arrivé, il y aurait toujours quelque chose de positif ; le problème est de tirer la leçon et de continuer à travailler sur ce qui est positif ; on trouve toujours quelqu'un qui nous soutient, qui nous donne la chaleur intense en nous aidant dans le combat, puisque le communisme unit.

El Diario : Avez-vous des amis ?

Président Gonzalo : Non, je n'en ai pas ; mais j'ai des camarades et je suis très fier de les avoir.

El Diario : Monsieur le Président, nous avons atteint la fin de cet entretien.

Président Gonzalo : Nous avons travaillé beaucoup ; et je vous remercie infiniment de vos efforts, des péripéties que vous avez dû surmonter pour que nous puissions nous rencontrer et offrir ce premier entretien. Cet entretien qui peut être présenté au peuple, par un journal comme El Diario, qui lutte avec ténacité pour servir le peuple ; merci infiniment.

El Diario : Nous vous remercions, monsieur le Président.